PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

LES
OEUVRES
POSTHUMES
DE DEFUNT
MONSIEUR B.
DE L'ACADEMIE FRANCOISE,
Contrôleur de l'Argenterie du Roy.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
sur le second Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC LXX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

L./

L
RBR
B6790

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

IE ne doute point que le Lecteur ne m'ait quelque obligation du preſent que je luy fais des derniers Ouvrages d'un Homme illuſtre, que la mort a mis hors d'eſtat de les pouvoir donner luy-meſme au public. Bien qu'ils n'ayent point en-

627896

core vû le jour, ils ne laiſſent pas d'eſtre fort connus. La Traduction du quatrième Livre de l'Eneide a déja charmé une bonne partie de la Cour, par la lecture que l'Auteur, de ſon vivant, a eſté comme forcé d'en faire en pluſieurs reduits celebres. Elle a merité l'approbation d'une des plus grandes & des plus ſpirituelles Princeſſes de la terre : & elle a fait dire à un des plus fameux Predicateurs de noſtre ſiecle, qu'à

ce coup la copie avoit surpaſſé l'original. Cependant il eſt certain que l'Auteur ne s'eſtoit pas encore ſatisfait ſur cette Traduction, à laquelle il n'avoit pas mis la derniere main, non plus qu'à ſes autres Ouvrages, qu'il n'avoit pas faits la pluſpart pour eſtre imprimez, & qui ne l'auroient jamais eſté, ſi je n'en euſſe fait une eſpece de larcin à ceux entre les mains de qui ils eſtoient tombez. C'eſt un avis que je ſuis bien-aiſe de

627896

donner en passant, à ceux qui y trouveront peut-estre des choses plus foibles les unes que les autres. Ie croy que le nombre de ces Critiques sera fort petit: Et j'espere qu'il en sera de ces Ouvrages comme de l'Eneide de Virgile, dont Virgile seul est mort mécontent. Voilà tout l'avertissement que j'ay à donner au Lecteur. S'il profite comme il doit du don que je luy fais, & s'il sçait m'en faire profiter; je me promets de luy don-

ner bien-toſt une ſeconde Edition de ce Livre, plus ample & plus correcte que celle-cy, & je luy répons que je n'épargneray point mes ſoins & ma diligence pour luy donner une entiere ſatisfaction.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné à Saint-Germain en Laye le 24. Avril 1670. signé, CHASSEBRAS, il est permis à CLAUDE BARBIN d'imprimer *Diverses Oeuvres, tant en Vers qu'en Prose, de défunt Monsieur B*** Contrôleur general de l'Argenterie, & Intendant des affaires des menus plaisirs, & l'un des quarante Academiciens de l'Academie de sa Majesté*, d'icelles vendre & debiter en tel volume que bon luy semblera, pendant le temps de sept années; Et défenses sont faites à tous autres de les vendre ny debiter, à peine de confiscation, & autres peines mentionnées ausdites Lettres de Privilege.

Regiſtrées sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires-Imprimeurs de la ville de Paris, suivant & conformément à l'Arrest de la Cour de Parlement, du 8. Avril 1653. aux charges & conditions portées par lesdites Lettres de Privilege, le 14. Juin 1670.

Signé, LOUÏS SEVESTRE, Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 10. Iuillet 1670.

LE QUATRIEME LIVRE DE L'ENEIDE DE VIRGILE.

DIDON atteinte au cœur d'un poiſon qu'elle ignore,
Entretient en ſecret le feu qui la devore.
La gloire du Heros, l'honneur de ſes Ayeux
Avec toute leur pompe éclatent à ſes yeux.
Son geſte, ſa parole & toute ſon hiſtoire
Sont avec ſon portrait gravez en ſa memoire.

Son esprit inquiet y songe à tout propos,
Et ne lui permet pas un moment de repos.
La palissante Nuit dans ses Espaces sombres
Alloit s'évanoüir au milieu de ses Ombres;
Quand Didon en ces mots découvrit à sa Sœur
Le secret déplaisir qui lui ronge le cœur:
Quelles vaines frayeurs, dont mon ame est saisie,
De leurs illusions troublent ma fantaisie?
Quel Inconnu, ma Sœur, vient moüiller à nos Ports?
Quelle Fatalité le jette sur ces bords?
Ah! que sa haute mine & sa mâle assurance
Font bien luire en ses yeux l'éclat de sa naissance!
L'obscurité du sang veut en vain se flater,
Quelque fausse couleur qu'elle puisse emprûter;
Toûjours l'on entre-voit une indigne foiblesse
Qui dément son orgueil & trahit sa bassesse.
O Dieux! ma chere Sœur, à quelle extremité
Son courage & le Ciel ne l'ont ils point porté!
Combien de fois, helas! à la foy de Neptune
N'a-t-il point confié sa vie & sa fortune!

Et combien de Lauriers au milieu des hazars
N'a-t-il point moiſſonné dans les plaines de Mars!
Si mon Cœur à l'Amour n'eſtoit impenetrable,
Si le vœu que j'ay fait n'eſtoit inviolable,
Si je n'euſſe enterré dans le meſme Tombeau
Avec mon cher Eſpoux l'Hymen & ſon Flãbeau;
Cet Inconnu peut-eſtre auroit eu la puiſſance
De domter mon Orgueil & forcer ma Conſtance.
Luy ſeul a pû, ma Sœur, malgré tous mes ſermens
Ebranler mon eſprit & ſurprendre mes ſens.
Il ſemble à ſon abord que ma douleur s'efface;
De mes feux étouffez je reconnois la trace;
Et quand à mon ſecours j'appelle mon devoir,
Mon devoir eſt muët & n'a plus de pouvoir.
Mais plûtoſt tout le Ciel s'arme pour mon ſupplice,
Plûtoſt juſqu'aux enfers la Terre m'engloutiſſe,

Que je cede jamais à cette indigne ardeur,
Ny qu'un bas sentiment terniſſe ma pudeur.
Celuy qui le premier eut ma flâme premiere,
L'enferme dans ſa tombe & pure & toute entiere.
En achevant ces mots ſes ſenſibles douleurs
Noyerent ſon beau ſein d'un deluge de pleurs.
Sa Sœur qui dés long-temps voyoit avecque peine
De ſa triſte vertu la conſtance inhumaine,
L'embraſſe, la raſſure & lui tient ce diſcours:
Voulez-vous dans les pleurs laiſſer couler vos jours?
Voulez-vous en regrets uſer voſtre Jeuneſſe,
Et pour des Manes froids perdre voſtre tendreſſe?
A ce cruel honneur bornez-vous vos deſirs?
Ne connoiſtrez-vous plus l'amour ni ſes plaiſirs?
Eſt-ce que vous croyez que des Ombres muëtes
S'inquietent là bas des projets que vous faites?

Encor dans les transports de vos recens malheurs
J'approuvois vos soupirs, j'excusois vos douleurs.
A vostre perte alors mon ame trop sensible
A veu sans murmurer vostre cœur invincible.
J'ay veu, vous le sçavez, à l'envi tous nos Rois
Adorer vos beautez sans vous presser d'un choix.
J'ay du fier Jarbas vû la poursuite vaine,
Et j'ay craint son dépit sans blasmer vostre haine.
Mais aujourd'huy, ma Sœur, que l'ouvrage du temps
Rend à vostre Raison l'empire sur vos sens,
Seriez-vous à vous mesme encore assez barbare
Pour refuser les biens que le Ciel vous prepare?
Et pourriez-vous enfin vous défendre d'aimer
Un Heros qui vous plaist & qui vous doit charmer?

Ne vous ſouvient-t-il plus de ce Climat ſauvage?
Quel Peuple aſpre & cruel borde voſtre Cartha-
Ce fort Getulien, ce Numide brutal, [ge?
Ce Barcéen cruël, ce Maure déloyal?
Avez-vous oublié de quelle affreuſe guerre
Voſtre frere inhumain menace cette Terre?
Pour moy je croy, ma Sœur, que par l'ordre
des Dieux . .
La Tempeſte a jetté les Troyens en ces lieux.
Ah que nos jours ſeront comblez d'heur & de
joye,
Si Carthage jamais eſt jointe avecque Troye!
Et ſi par voſtre Hymen nous pouvõs eſtre amis,
Nous pouvons tout oſer & tout nous eſt permis.
Secondez donc des Dieux la viſible entrepriſe,
Rendez graces au Ciel quand il vous favoriſe.
Les Navires d'Enée ou briſez ou perdus,
Ses cordages uſez, & ſes gens éperdus,
L'Air, la Terre, la Mer, la Saiſon & l'Orage,
Enfin tout ſemble aider à rompre ſon voyage.

Profitez donc du temps, & vous reſſouvenez
Que l'Afrique eſt à vous ſi vous le retenez.
Par ce diſcours flateur une ſubtile flâme
Penetra tout à coup juſqu'au fond de ſon ame,
Et tout à coup l'Amour s'emparant de ſon cœur
Luy fit perdre la crainte & franchir la pudeur.
Elle ordonne d'abord par tout des ſacrifices,
Et croit rendre par là tous les Dieux ſes complices.
Elle charge de dons les autels d'Apollon,
Elle en offre à Bacchus, à Cerés, à Junon,
Mais à Junon ſur tout à qui la deſtinée
A confié le ſoin des droits de l'Hymenée.
Elle meſme ſouvent d'un eſprit incertain
Conſacre la victime & prend la coupe en main,
Et d'autel en autel des victimes mourantes
Conſulte avidement les entrailles vivantes.
Mais que ſervent les Vœux, les Temples & l'Encens,
Quand l'Amour forcené tyranniſe nos ſens?

Preſtres, quelle eſt l'erreur de vos vaines Maximes
De chercher l'avenir dans le ſein des Victimes?
En vain vous conſultez tous les Dieux nuit & jour,
Didon de tous les Dieux n'écoute que l'Amour.
A d'éternels chagrins il met ſon ame en proye,
Au milieu des plaiſirs empoiſonne ſa joye,
Allume le braſier dans le fond de ſon cœur,
Et ne la laiſſe point ſans alarme & ſans peur.
Elle vient, elle va, court & marche ſans ceſſe
Et porte en mille lieux le tourment qui la preſſe.
Telle qu'on voit la Biche au milieu des foreſts
Qu'un Chaſſeur a de loin atteinte de ſes traits,
Par les monts & les forts hors d'haleine éperdüe
Emporter avec ſoy la fléche qui la tüe.
Tantoſt pour aſſouvir ſes amoureux regards
Elle promene Enée au-tour de ſes remparts,
Luy fait voir ſes Foſſez, ſes Murs, ſes Forteresſes,
Luy conte ſes deſſeins, luy vante ſes richeſſes;

Et ſon eſprit diſtrait, incertain, interdit
Luy coupe la parole au milieu du recit.
Mais quand l'Aſtre du jour a finy la Journée,
A de nouveaux feſtins elle rappelle Enée,
Et toûjours attentive à ſes fameux exploits
Luy fait recommencer ſon Hiſtoire cent fois.
Enfin quand du ſommeil la douce violence
Force le Monde entier à garder le ſilence,
Seule, triſte & penſive en ſon appartement
Elle ſe livre entiere en proye à ſon tourment.
Jamais ſa paſſion ne luy donne de tréve,
Elle marche, s'aſſied, ſe couche & ſe releve.
Toute la nuit Enée eſt preſent à ſes yeux;
Abſent elle le voit & l'entend en tous lieux;
Et quand l'impatience enfin la deſeſpere,
Dans l'image du fils elle cherche le Pere.
Et tâche par les traits qu'elle retrouve en lui
D'amuſer ſon amour & tromper ſon ennui.
Cependant ces Soldats, cette ardente jeuneſſe
Au lieu de s'exercer languit dans la moleſſe.

Ces masses de Rochers & ces grands Bastimens
Qui devoient s'affranchir de l'empire du Temps,
Ces Rempars qui devoient affronter le Tonnerre,
Demeurent imparfaits & gisent sur la terre.
Junon voyant du Ciel le funeste poison
Qui de cette Princesse attaquoit la raison,
Et qu'à sa passion qui trouvoit tout facile
La pudeur n'estoit plus qu'un obstacle inutile,
La douceur dans les yeux & l'aigreur dans le sein
Elle aborde Venus & cache son dessein.
Certes l'Amour & Vous avez bien de la gloire,
Vous remportez tous deux une illustre victoire,
Et l'exemple, dit-elle, est rare & curieux,
Que pour vaincre une femme il ait falu deux Dieux.
Ah! je me doutois bien que nos murs de Carthage
A vostre esprit jaloux dõneroient de l'ombrage.
Mais quoy nos differends dureront-ils toûjours?
Rien n'est-il assez fort pour en rompre le cours?

Ne voulez-vous jamais ceſſer d'eſtre inhumaine ?
Faut-il encore du ſang pour fléchir voſtre haine?
Croyez-moy c'eſt aſſez, il eſt temps deſormais
Par un heureux Hymen de conclure la paix.
Vous n'avez plus beſoin de livrer de batailles,
Didon a le brazier juſqu'au fond des entrailles :
Ne differons donc plus, & ſous d'égales lois
Avec tous nos debats cõfondons tous nos droits.
Par un commun accord forçons la Deſtinée
A ſouffrir que Didon ſoit la femme d'Enée,
Et qu'elle porte en dot au Prince des Troyens
Tout l'or de Phenicie & tous les Tyriens.

Venus qui connoiſſoit l'eſprit de la Deeſſe,
Découvrit ſes deſſeins, penetra ſa fineſſe,
Et vit que cet Hymen n'avoit point d'autre fin
Que de donner atteinte aux arreſts du Deſtin,
Et de faire perir dans les ſables d'Afrique
L'Eſperance d'Enée & la Gloire Italique.

Qui pourroit s'oppoſer à vos intentions
Quand la paix eſt offerte à ces conditions ?

Ce parti, reprit-elle, est le plus beau du monde,
Pourveu qu'à vos projets la fortune réponde.
Mais quoy que vous faſſiez, Junon, je doute fort
Qu'avecque nos desirs le Destin soit d'accord,
Que nos Peuples unis vivent d'intelligence
Et qu'enfin Jupiter souffre cette alliance.
C'est à Vous là dessus à sonder son vouloir,
Assurez-vous de lui, je feray mon devoir.
Laiſſez-moy, dit Junon, conduire ce miſtere
Escoutez seulement ce que je pretens faire.
Demain quand le Soleil sur son char lumineux
Dans le sombre Univers rallumera ses feux,
Et que le jour sortant du moite sein de l'Onde
De ses premiers rayons éclairera le Monde,
Enée & la Princesse avec de grands appreſts
Doivent aller au loin chaſſer dans les foreſts.
Mais dés que les Piqueurs dans l'ardeur de la chaſſe,
Suivront avec les Chiens les Beſtes à la trace,

Et

Et que tous les Chaſſeurs en cent lieux écartez
Ceindront de leurs filets les bois de tous coſtez;
J'embrazeray le Ciel d'un ſi brûlant Tonnerre
Et de tant de torrens j'inonderay la Terre,
Que les plus Emportez ſeront contraints alors
D'abandonner la Chaſſe & de chercher les forts.
Enée avec Didon au milieu de l'orage
S'échaperõt enſemble en quelque antre ſauvage:
Là ſeuls loin des Chaſſeurs des meutes & du bruit,
Et devenus hardis par l'horreur de la nuit;
Si voſtre intention eſt ſincere & naïve,
J'échaufferay leur cœur d'une flâme ſi vive,
Et d'un lien ſi fort je les joindray tous deux,
Que l'Hymen en perſonne en ſerrera les nœuds.
Venus luy confirma de nouveau ſa promeſſe,
Et ſe rit en ſecret du piege qu'on luy dreſſe.
L'Aurore cependant le teint vermeil & frais
Sortoit de l'Ocean plus belle que jamais;

Quand toute la Jeuneſſe en un leſte équipage
Parut avec le jour hors les murs de Carthage.
Alors par les chemins on ne voit en tous lieux,
Que des Filets, des Dards, des Toiles, des
Eſpieux.
Déja tous les Picqueurs volent ſur les montagnes
Suivis de mille Chiens qui couvrent les Cam-
pagnes.
Tous les Seigneurs de Tyr avec mille valets
Attendent la Princeſſe aux portes du Palais.
Son Cheval orgueilleux que la colere allume
Mord de dépit ſon frein qui blanchit ſous l'é-
Enfin elle paroiſt ſuperbe en ſes habits, [cume.
Sa veſte de drap d'Or éclate de rubis:
L'Or de ſes blonds cheveux brille de telle ſorte
Qu'il efface celuy du Carquois qu'elle porte:
Son écharpe attachée avec un diamant,
Luy tombe par derriere & flote au gré du vent.
Aſcagne accompagné d'une troupe d'élite
S'avance ſur les rangs, & ſe meſle à la ſuite,

Mais Enée entre tous majeſtueux & grand,
Se joint à la Princeſſe & marche en Conquerant;
Ainſi quand Apollon de ſes rayons ſe pare
Qu'il revient à Delos & qu'il quitte Patare;
Tandis qu'autour de luy, mille peuples divers,
Danſent d'un pied leger & font mille concerts,
Sur les ſommets de Cynthe en ce beau jour de feſte
D'un verdoyant Laurier il couronne ſa teſte,
Se boucle, ſe parfume & laiſſe à gros boüillons
Sur ſon Carquois d'argent floter ſes cheveux blonds.
Tel & plus beau cent fois parut cette journée
Sur les monts Afriquains le redoutable Enée.
Mais dés que les Chaſſeurs eurent percé les forts,
Le Chevreüil effrayé par les Chiens & les Cors,
Du plus haut des Rochers ſaute à perte d'haleine,
Par bonds précipitez au milieu de la plaine,

Et les Cerfs tout poudreux fuiant par les vallons,
Laiſſent bien loin derriere & les Chiens & les Monts.
Aſcagne des premiers dans la plaine s'élance;
Tantoſt l'un, tantoſt l'autre à la courſe il devance.
De ſon viſte Cheval la promte & vive ardeur
D'un ſi boüillãt tranſport luy fait enfler le cœur,
Qu'en ſoy-meſme il voudroit qu'un Lion plein de rage
Vinſt du haut des Coſtaux s'offrir à ſon courage.
Cependant un grand bruit ſoudain frappe les airs
Et le Ciel ne luit plus que du feu des éclairs;
Les Torrens à grands flots deſcendent des Montagnes,
Déracinent les Rocs, inondent les Campagnes;
Les Chiens & les Chaſſeurs confuſement épars,
Vers les proches Hameaux courẽt de toutes pars.
Enée & la Princeſſe en ce commun naufrage
Dans un antre à couvert laiſſent gronder l'orage.

Là la Terre & le Ciel donnerent le signal,
Et le feu des éclairs fut le feu nuptial;
Du murmure de l'air les Roches s'ébranlerent,
Et du sommet des Monts les Dryades heurlerent.
Ce jour, ce jour fatal fut cause de sa mort
Et le triste sujet de son malheureux sort.
Le soin de son honneur n'est plus ce qui la touche,
Amour luit dans ses yeux, il parle par sa bouche,
Et couvrant de l'Hymen la honte de ses feux
Elle croit tout permis à son cœur amoureux,
La viste Renommée alors à tire-d'aisle
Par toute la Lybie en porte la nouvelle.
Ce mal de tous les maux le plus promt, le plus grand,
Qui croist plus elle avance, & prend force en courant.
D'abord foible & honteuse elle n'ose paroistre,
Mais l'on voit tout à coup son audace s'accroistre;

Et quoy que sur la Terre elle imprime ses pas,
Elle éleve sa teste au dessus des frimas.
La Terre de dépit contre les Dieux poussée,
Engendra cette Sœur d'Enceladе & de Cée,
Et pour la rendre promte à son commandement
La fit d'aisle & de pieds plus viste que le vent.
Ce Monstre énorme, affreux, de chaque plume couvre
Une oreille attentive, un œil qui toûjours s'ouvre,
Et cache dans les plis de son corps spacieux,
Plus de bouches encor que d'oreilles & d'yeux.
Dans le vaste Univers de l'un à l'autre Pole,
Sans jamais sommeiller chaque nuit elle vole,
Et veille chaque jour au haut de quelques Tours
Pour voir ce qui se passe ou se dit dans les Cours.
Delà quand par hasard un secret elle évente,
Elle va dans le monde en semer l'épouvante,
Et sans distinction de rang ni d'équité,
Entasse le mensonge avec la verité.

Cette infame Déeſſe eſtaloit avec joye,
L'opprobre de Carthage & la honte de Troye.
Elle contoit qu'Enée iſſu du ſang Troyen,
Au mépris de l'Afrique & du nom Tyrien,
Avoit en un moment, ſans effort & ſans peine,
Soumis à ſon ardeur la fierté de la Reyne.
Que tous deux abyſmez en de ſales amours,
Paſſoient dans les plaiſirs & les nuits & les jours,
Et qu'ils avoient banny bien loin de leur memoire
Le ſoin de leurs Eſtats & celui de leur gloire.
Apres qu'en mille lieux ce Monſtre ſans raiſon,
En la bouche du Peuple eut verſé ce poiſon,
Il détourne ſes pas & court en diligence
Du jalous Iarbas animer la vengeance.
Ce ſuperbe Monarque iſſu du ſang des Dieux,
Le fils de Garamante & du Maiſtre des Cieux,
Avoit fait élever dans les plaines Lybiques,
Au nom de Jupiter cent temples magnifiques:

Cent Lampes jour & nuit brûlant sur les Autels,
Estoient de ces lieux saints les honneurs eternels;
Les portes de festons estoient toûjours couvertes,
Et les pavez sanglans de victimes offertes.
Ce Roy donc transporté d'amour & de fureur,
La jalousie en l'ame & le dépit au cœur;
Se prosternant aux pieds des Autels de son Pere
Par ces mots enflâmez alluma sa colere.
Arbitre souverain des Dieux & des humains;
Qui tenez enchainé le Destin dans vos mains,
Tout-puissant Jupiter que la Nation More,
Dans ses festins sacrez d'un sacré culte honore?
Pouvez-vous voir l'affront qu'à vos yeux l'on me fait,
Et tenir dans vos mains la foudre sans effet?
Ce murmure estonnant, cet horrible Tonnerre,
Qui menace si haut les crimes de la Terre, [bruit,
Et tout ce grand éclat n'est-il donc qu'un vain
Que la vapeur enfante & que le vent conduit?

Donc une ſimple femme errante & vagabonde,
Le mépris de la Terre & le rebut de l'Onde,
Elle à qui par pitié j'ay permis en ces bords
De fonder une Ville & de baſtir des forts,
Qui n'a pour cultiver qu'un ſterile rivage,
Et qu'un ſable brûlant pour unique heritage,
Elle enfin ma ſujette & ſoûmiſe à ma loy
Reçoit les vœux d'Enée & rebute ma foy;
Et ne m'amuſe enfin des regrets de Sichée,
Qu'afin de mieux ſervir ſa paſſion cachée;
Et lors que ce Paris au milieu des plaiſirs,
Joüit de ſa conqueſte & rit de mes ſoûpirs;
Nous au pied des Autels & ſans ceſſe en prieres,
L'Encenſoir à la main paſſons les nuits entieres,
Et n'avons pour tout fruit de porter voſtre nom
Qu'un vain titre de gloire & qu'un triſte renom.
Jupiter juſqu'au cœur touché de ce langage,
Jette un œil de courroux ſur les murs de Carthage,

Et voyant ces Amans dans un lasche repos,
Il appelle Mercure & lui parle en ces mots :
Si jamais à mes vœux tes soins furent fideles,
Appelle les Zephirs & fend l'air de tes aisles,
Va trouver de ma part le Prince des Troyens,
Qui languit à Carthage en de honteux liens :
Et ne se souvient plus de la haute esperance,
Que les Destins amis offrent à sa vaillance.
Dy lui que ce qu'il fait dans ces ardens Climats,
N'est pas ce que sa Mere a promis de son Bras,
Ni le sujet pourquoy j'ay permis que sa vie
Ait esté par deux fois à la Parque ravie;
Mais que j'ay cru qu'un jour sa main par cent exploits,
Forceroit l'Italie à fléchir sous ses lois;
Et qu'un jour cette Terre en triomphes feconde
Borneroit son Empire à l'Empire du Monde.
Que si tant de succés & si son propre honneur
Sont de foibles appas pour ébranler son cœur,

Au moins demande-lui s'il a bien le courage,
De ravir à ſon fils un ſi grand heritage,
Et s'il veut preferer en dépit du Deſtin
Les ſables de l'Afrique à l'Empire Latin.
Dis lui donc qu'au plûtoſt il ſonge à ſa retraite,
Et que c'eſt là ton ordre & ce que je ſouhaite.

A peine eut-il parlé, que Mercure à l'inſtant
Les brodequins aux pieds & les aiſles au vent,
Meſure des hauts Cieux les routes inconnuës,
S'élance, prend ſon vol & ſe perd dans les nuës,
Et tenant en volant ſon Caducée en main
Il ſe trace un ſentier lumineux & ſerein;
Eſcarte loin de lui les vents & les orages,
Et perce en un moment les plus eſpais nuages.
Avec ce Caducée il peut quand il lui plaiſt,
Revoquer de la mort l'irrevocable arreſt, [bres
Faire entrer les vivans dans les Royaumes ſom-
Et du fond des enfers tirer les paſles ombres.
Déja du haut des airs ce Meſſager des Dieux
Voioit courber Atlas ſous le fardeau des Cieux;

Atlas de qui la teſte aux tempeſtes offerte,
D'orage & de broüillars eſt ſans ceſſe couverte;
La Neige ſur ſon dos tombe par gros flocons,
Et ſa barbe hideuſe eſt roide de glaçons;
De ſon large menton de cent fleuves la ſource
Cent fleuves à grands flots precipitent leur courſe.
Là s'arreſte Mercure & les aiſles en l'air,
Soudain à corps perdu vient fondre ſur la mer;
Semblable à cet Oyſeau qui tombe des nüages,
Et coſtoye à fleur d'eau les bancs & les rivages.
Ainſi ce Dieu raſoit à la faveur des vents
Les Mers de la Lybie & ſes ſables brûlans.
Mais des qu'il eut touché dans les plaines Lybiques
De ſes talons aiſlez les Cabannes ruſtiques;
Le Prince des Troyens s'offrit à ſes regards
Meſurant des hauteurs & traçant des remparts.
Sur ſon dos éclatoit un manteau d'écarlate,
Que Didon d'une main ſçavante & delicate
Avoit

Avoit avecque l'or ſi proprement orné,
Que l'œil en le voyant en eſtoit eſtonné.
La garde de l'épée à ſon coſté pendante
D'or & de diamans eſtoit eſtincellante.
Mercure le regarde & l'aborde en ces mots:
O l'employ glorieux d'un illuſtre Heros,
Quoy donc ces hauts projets & tout ce grand courage,
Sont-ils enfin bornez à ces murs de Carthage?
Et l'amour ſur ton cœur a-t-il bien le pouvoir
De te faire oublier ta gloire & ton devoir?
Le Maiſtre ſouverain des Dieux & du Tonnerre,
M'a du plus haut des Cieux fait deſcendre ſur terre,
Pour ſçavoir tes deſſeins & ce que tu pretens,
De perdre en ces climats ta fortune & ton temps.
Que ſi tu fais ceder ton honneur à ta flâme,
Et l'amour de la gloire à l'amour d'une femme?

Regarde au moins le tort que tu fais à ton fils
Et que le monde entier à ſa race eſt promis.

Ce Dieu parlant ainſi retourne vers la nuë,
Quitte la forme humaine & s'échappe à la vuë,
Et rompant ce diſcours, plus viſte qu'un éclair
Paſſe, s'evanoüit & s'exhale dans l'air.

Enée à cet aſpect pâle, interdit de crainte,
Les cheveux heriſſez & la parole eſteinte,
Malgré le doux lien qui l'attache à ces bords,
Eſt preſt de le briſer & de quitter ces ports.
Mais comment faire? helas! par quelle flaterie
Pourra-t-il aborder une Amante en furie?
Aprés mille deſſeins l'un à l'autre oppoſez,
Aprés autant d'avis offerts & refuſez;
Son eſprit inquiet, à ſoy-meſme contraire,
Ne ſçachant que penſer, que dire ni que faire,
Voulant ne voulant pas & toûjours incertain,
Enfin ſe reſolut à ſuivre ce deſſein.
Il appelle Sergeſte & Mneſthée & Cloante,
Leur fait voir quel ſoucy l'agite & le tourmente,

Leur commande qu'en haſte & ſans perdre de
temps,
Ils équipent ſa flote & ramaſſent leurs gens;
Que gardant le ſecret chacun ſur le rivage,
Soit preſt au premier ordre à partir de Carthage.
Que pour lui cependant il emploiroit ſes ſoins,
Dans le temps que Didon s'en douteroit le
moins,
A menager une heure & propice & ſecrete,
Pour prendre congé d'elle & faire ſa retraite.
Chacun avecque joye obeït à l'inſtant
Et chacun à cet ordre eſt promt & vigilant.
Mais Enée, à quoy ſert cette vaine conduite?
Quelle aſſez noire nuit pourroit cacher ta fuite?
Cõment tromper un cœur éclairé par l'amour,
Un cœur qui t'examine & la nuit & le jour,
Qui toûjours agité de crainte ou d'eſperance
Au milieu du repos n'eſt pas en aſſurance?
La Reine de Carthage au premier mouvement
De ce fatal depart eut un preſſentiment,

Et comme elle en estoit encore toute alarmée ;
Aussi-tost à grands pas la promte Renommée
Vint de tous les vaisseaux & de tout l'attirail
Jusques dans son Palais étaler le detail.
De colere à ce bruit & de rage écumante ;
Elle court par la Ville ainsi qu'une Bacchante,
Qui pleine de fureur fait de ses heurlemens
Retentir Cytheron jusqu'en ses fondemens.
Didon en cet estat hors d'elle & forcenée
Par ce brusque discours vint aborder Enée.

Quoy, Perfide, as-tu crû jusques dans mon Estat
Dérober à mes yeux un si noir attentat ?
Quoy donc cette amitié d'éternelle durée,
Cette foy tant de fois si saintement jurée,
Et le trépas qu'enfin je ne puis éviter
N'ont-ils pas le pouvoir, ingrat, de t'arrester ?
Quel Demon envieux, quelle raison suprême,
Te rendent si cruel & barbare à toy-mesme,

Pour aller au milieu de ces rudes saisons
Jusqu'au milieu des mers braver les Aquilons?
Quand ta chere patrie & cette antique Troye
Ne feroit point des Grecs & des flâmes la proye,
Serois-tu, pour la voir, si depourveu de sens,
Que d'aller t'exposer à la rage des vents?
Est-ce moy que tu fuis? songe mon cher Enée,
Que je me suis à toy toute entiere donnée,
Qu'il n'est rien que pour toy je n'aye abandonné,
Et que j'ay tout perdu pour t'avoir tout donné.
Je te conjure, helas! par ces torrens de larmes
Qui pûrent tant sur toy quand j'eus pour toy des charmes,
Par ces momens si doux, par ces brûlans desirs,
Par tout ce que tu pris avec moy de plaisirs,
De voir le triste estat de mon ame fidelle,
Qui n'a plus rien pour soy si tu n'es plus pour elle,
Et si le souvenir d'une tendre amitié
Ne luy garde en ton cœur un reste de pitié.

Tu ſçais à quel haut prix j'achetay ton eſtime,
Que ton amour tout ſeul fait aujourd'huy mon crime,
Que pour le conſerver je n'ay rien ménagé
Que biens, Sceptres, Eſtats, que j'ay tout engagé.
Tu ſçais qu'il m'a livrée à la haine publique
Et fait des ennemis de tous les Rois d'Afrique;
Tu ſçais enfin, tu ſçais que pour dernier malheur,
Je t'ay ſacrifié juſques à mon honneur:
Cet honneur dont je fus autresfois ſi charmée
Et qui juſques aux Cieux porta ma renommée.
Mon cher hoſte dis moy, puis que le nom d'Eſpoux [doux,
N'a plus rien pour ton cœur de touchant ny de
Peux-tu voir à quels maux ma fortune eſt livrée
Et qu'avec ton départ ma mort eſt aſſurée?
Car attendray-je enfin qu'un frere ſcelerat
Me raviſſe la vie avecque mon Eſtat,

Ou qu'un Prince jaloux assouvisse sa rage
Et me traisne en captive au milieu de Carthage?
Encore si dans l'excés de ce pressant malheur
Tu me laissois un fils pour flater ma douleur,
Si ce fils te pouvoit ressembler de visage,
Je me consolerois en voyant ton image,
Et me restant de toi ce gage precieux
J'aurois du moins dequoy satisfaire mes yeux.
Enée à ce discours malgré sa resistance
Sent au fond de son cœur ébranler sa constance,
Mais conservant toûjours le calme dans ses yeux
Il cache sa foiblesse & suit l'ordre des Cieux:
Grande Reyne, il est vray, rien n'est, dit-il, capable
D'exprimer à quel point je vous suis redevable,
Ni rien ne peut aussi vous exprimer l'ardeur
Du vif ressentiment que j'en garde en mon cœur.
Le Ciel peut de mes jours rompre à son gré la [trame
Mais ce Ciel tout puissant ne peut rien sur ma flâme,

Et je veux en mourant jusques dans les enfers
Emporter avec moy la gloire de vos fers.
Mais helas ! que me sert cette inutile gloire
Si mon cruel destin malgré moy vous fait croire,
Qu'en secret mon esprit ait conceu l'attentat
De dérober ma fuite aux yeux de vostre Estat?
Je m'en rapporte à vous si toutes vos caresses
Ont jamais à mon cœur surpris quelques pro-
Et si ma passion au milieu des plaisirs [messes,
Jamais d'un mot d'hymen a flaté vos desirs.
Je sçavois que du sort la rigueur trop suivie
Envioit ce bonheur au bonheur de ma vie,
Et que je ne pouvois sans estre un imposteur
Promettre d'accorder les destins & mon cœur.
Si le Ciel à mon choix eust remis ma conduite,
Aprés la mort des miens & Pergame détruite;
J'aurois sacrifié le reste de mes ans [rens.
Aux restes malheureux de tous mes chers pa-
Sur ce fameux debris j'aurois fait avec joye
De nouveau relever une nouvelle Troye,

Et j'aurois fait revoir plus pompeux que jamais
De l'antique Priam les ſuperbes palais. [ſtacles
Mais puiſque les Deſtins m'oppoſent tant d'ob-
Et qu'avec les Deſtins ſe joignent les Oracles;
Puiſque je voy par là tous mes deſſeins trahis
Je ſuis la voix du Ciel, je laiſſe mon païs;
Et vais par cent combats au fond de l'Heſperie
Fixer ma deſtinée & chercher ma Patrie.
Vous ſçavez qu'un hazard par mille affreux dan-
gers,
A conduit vos vaiſſeaux en ces bords eſtrangers:
Et que ſur les ſablons d'un ſterile rivage
Voſtre main a fondé l'Empire de Carthage.
Aprés un tel ſuccés quel ſuccés glorieux,
Dois-je attendre aux Climats où m'appellent
les Dieux?
Auſſi-toſt que la nuit de ſes humides voiles
Fait éclipſer le jour & briller les eſtoiles,
D'une ſecrete horreur mon Pere à tout propos
Dans les bras du ſommeil vient troubler mon
repos;

Mon fils à qui je fais un tort irreparable
D'un reproche éternel à tous momens m'ac-
cable;
Mais mon Pere & mon fils, ma gloire & mon
devoir
Contre ma passion n'auroient qu'un vain pou-
voir;
Et mon cœur n'auroit pas une plus forte envie
Que de vous immoler ma fortune & ma vie,
Si Mercure en plein jour ne m'eust du haut des
Cieux [Dieux,
Apporté l'ordre exprés du Monarque des
Et si je n'eusse vû dans son regard terrible
Sa menace certaine & ma perte infaillible.
Cessez donc de nous faire expirer de douleur;
Et ne m'accusez plus, mais plaignez mon mal-
heur,
Puis que sur quelque espoir que ma gloire se
fonde
Je vous quitte à regret pour l'Empire du monde.

Pendant qu'il parle ainſi, Didon de toutes parts
Jette confuſement mille incertains regards,
Et ſans daigner jamais baiſſer ſur lui la vûë,
Elle entrevoit pourtant ſon ame toute nuë,
Mais ne voiant plus rien qui le pûſt arreſter,
Le dépit en ces mots la force d'éclater: [Déeſſe
Non, Cruel, tu n'es point le Fils d'une
Tu ſuças en naiſſant le lait d'une Tygreſſe:
Et le Caucaſe affreux t'engendrant en courroux
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ſes caillous.
Car qu'ay-je à ménager, & qu'ay-je plus à craindre?
A quoy bon déguiſer & pourquoy me contraindre?
Mes plaintes, mes regrets & tout mon deplaiſir
Ont-ils pû de ſon cœur arracher un ſoupir?
Mes yeux noyez de pleurs pour toutes mes alarmes
Ont-ils vû de ſes yeux couler les moindres larmes?

Et ſon ame inſenſible aux trais de la pitié
A-t-elle d'un regard flaté mon amitié?
Grands Dieux pouvez-vous voir de la voute eſtoilée
La foy ſi lâchement à vos yeux violée?
Helas en qui peut-on s'aſſurer deſormais?
Ah! qu'on ſe fie à tort à la foy des bien-fais!
Qui l'euſt jamais penſé qu'un traitement ſi rude
Euſt payé mes faveurs de tant d'ingratitude?
Ne te ſouvient-il plus, Perfide, de ce jour
Que paſle & tout tremblant tu parus à ma Cour,
Qu'encore tout effrayé des horreurs du naufrage
Ma pitié mit ta flote à l'abry de l'orage,
Et que me demandant ſecours en ton malheur
Avecque ce ſecours je te donnay mon cœur?
O Ciel! qui ne ſeroit tranſporté de furie,
Quand à l'impieté joignant la raillerie,
Il veut pour colorer ſon depart de ces lieux
Rendre de ſon forfait coupables tous les Dieux,

Et lors que pour aider à couvrir l'impoſture
Il vient nous effrayer des ordres de Mercure.
Certes les Dieux là haut ſeroient bien de loiſir
Si des ſoucis ſi bas alteroient leur plaiſir.
Hé bien, ingrat, hé bien, ſui donc ces vains Oracles,
J'y conſens de bon cœur & n'y fais plus d'obſtacles.
Va malgré les hyvers & tes laſches ſermens
Expoſer ta fortune à la mercy des vents.
Peut-eſtre que la Mer ouvrant cent précipices,
A ta punition offrira cent ſupplices.
Alors en vain, alors ſur la fin de tes jours
Tu voudras appeller Didon à ton ſecours,
Des feux de mon bucher j'iray juſqu'en l'abyſme
Allumer dans ton cœur le remors de ton crime,
Et mon ombre par tout te ſuivant pas à pas,
Te monſtrera par tout ton crime & mon trépas,
Et juſques dans l'Enfer faiſant vivre ma haine
Mon ame chez les morts joüira de ta peine.

Le dépit à ces mots la mettant aux abois
Lui coupe la parole & l'haleine à la fois,
Et n'écoutant plus rien que sa rage obstinée
Elle sort brusquement sans écouter Enée,
Et tombant tout à coup sans pous, sans mouvement
Ses femmes sur son lit la jettent promtement.
Mais quoy qu'Enée en vain employast son adresse
Pour adoucir l'aigreur de l'ennui qui la presse;
Quoy que jusqu'à la mort son esprit abattu
Sentist en ce moment ébranler sa vertu,
Et bien que la pitié dans le fond de son ame,
Rallumast les ardeurs de sa premiere flâme,
L'ordre de Jupiter est present à ses yeux
Et malgré son amour il écoute les Dieux.
Tous les Troyens alors sentent par sa presence
Avecque leur vigueur croistre leur esperance,
Et tous d'un mesme zele à l'enuy font effort
Pour tirer les vaisseaux engravez dans le port.

La haſte de partir leur redouble la force,
Et leurs maſts encore verds ſont rudes de l'écorce.
En foule & peſle-meſle on les voit des Remparts
Vers les bords de la mer courir de toutes parts.
Ainſi quand la fourmi dans ſes grotes entaſſe
Le grain que pour l'hyver en Automne elle amaſſe,
L'on voit ce peuple noir par un eſtroit chemin
A travers les buiſſons enlever ſon butin.
Les unes ſous le fais ſe ſoûtiennent à peine
Et ſentent chanceler leur démarche incertaine,
Et les autres veillant au ſoin de l'attirail
Corrigent la pareſſe & haſtent le travail,
D'allans & de venans tout le ſentier fourmille
Et l'ardeur de l'ouvrage en mille endrois petille.
Malheureuſe Didon, quels ſenſibles regrets
Preparoient à ton cœur ces funeſtes appreſts;
Quand tu voiois la mer ſans vent & ſans orage
Retentir & s'enfler aux clameurs du Rivage.

Impitoyable amour à quelle extremité
N'eſt point reduit un cœur que ton joug a domté !
Malgré tous ſes dépits, ſes cris & ſes vacarmes
Tout de nouveau Didon a recours à ſes larmes,
Et malgré ſon orgueil l'amour force ſon cœur
D'aller en ſuppliant implorer ſon vainqueur.
Ma Sœur, tu vois, dit-elle, avec quelle inſolence
Le perfide me traite & brave ma puiſſance.
Tu vois que ſes Vaiſſeaux à la rade flotans
Pour partir de ces lieux n'attendẽt que les vents,
Et que lors que mon cœur dans mes larmes ſe noye,
Il couronne ſes Maſts pour témoigner ſa joye.
Quoy que de cet ingrat la lâche trahiſon
Confonde tous mes ſens & trouble ma raiſon,
Si j'euſſe pû prévoir un ſi ſenſible outrage,
Peut-eſtre que le temps m'euſt trouvé du courage.
Haſte-toy donc, ma Sœur, & pour me ſecourir
Obtien ce peu de temps qui ſeul me peut guerir.

Tu sçais que le Perfide eut pour toy tãt d'estime,
Qu'à te déguiser rien il eust crû faire un crime,
Que seule tu pouvois le mettre à son devoir;
Enfin tu sçais son foible & je sçay ton pouvoir.
Va donc à ce cruel apprendre mes alarmes
Et faire par tes yeux couler toutes mes larmes.
Dis-lui, ma chere Sœur, qu'on n'a point veu les miens
Marcher avec les Grecs à la perte des siens;
Que je n'ay point ourdy la malheureuse trame
D'ensevelir leurs noms dans les feux de Pergame;
Et qu'arrachant Anchise à l'éternel repos
Je n'ay point dispersé ses cendres, ny ses os,
Qu'enfin je ne sçay pas quel crime épouventable
Le peut rendre à mes vœux toûjours inexorable.
Quel motif si pressant a-t-il de me quitter?
En quels gouffres affreux veut-il s'aller jetter?
Helas ce que je veux pour mon amour extrême
Est qu'en me faisant grace il s'en face à lui-meſme,

Qu'il differe sa fuite & qu'il attende enfin
Que les vents appaisez lui tracent un chemin ;
Car je ne pretens pas qu'à tel point-il s'oublie
Qu'il prefere jamais l'Afrique à l'Italie,
Ny qu'il daigne achever l'Hymen avecque moy
Dont il a violé si lâchement la foy.
Tout ce que je demande au mal qui me possede
Est un temps inutile, un impuissant remede ;
Qu'il me donne relâche & qu'il laisse à mon cœur
L'espace pour pouvoir exhaler sa fureur,
Afin que par le temps mon ame s'habituë
A supporter l'effort du poison qui la tuë.
Sa Sœur le cœur outré de mille déplaisirs
Porte & rapporte en vain ses pleurs & ses soûpirs.
Le Destin à ses pleurs rend Enée insensible,
Oppose à leur pouvoir son pouvoir invincible
Et Jupiter lui-mesme exprés du haut des Cieux,
Vient luy boucher l'oreille & lui fermer les yeux,

Et de sa propre main soûtenant sa foiblesse
Va jusques dans son cœur étouffer la tendresse.
Ainsi lors qu'un grand Chesne endurci par les ans
Sent ébranler son tronc par la rage des vents,
Un sifflement aigu s'éleve en son branchage
Et fait bien loin de lui serpenter son feüillage:
Mais quoy que ses longs bras à tout coup agitez
Au gré des Aquilons panchent de tous costez;
Sa souche toûjours ferme aux roches attachée
Jamais par aucun choc ne peut estre arrachée,
Et sa racine enfonce autant dans les Enfers
Que son faiste orgueillux s'éleve dans les airs.
De mesme ce Heros par cette triste plainte
D'une pitié secrete a sa grande ame atteinte,
Mais quelques pleurs enfin qu'elle arrache à ses yeux,
Toûjours ferme & constant il suit l'ordre des Dieux.

Didon lasse de voir la fiere Destinée
Sans pitié, sans raison à sa perte obstinée;
Ne pouvant plus souffrir la lumiere du jour,
Ni l'outrage cruël qu'on fait à son amour,
Met en la seule mort l'espoir seul qui lui reste,
Et pour la confirmer dans ce dessein funeste,
D'abord qu'elle se jette aux pieds des immortels
Et qu'elle voit l'encens fumer sur les autels,
Elle voit que le vin par un prodige estrange
En un sang corrompu s'épaissit & se change.
Ce prodige estonnant met l'alarme en son cœur,
Elle en suë en secret & le cache à sa Sœur. [bres
Mais quand l'obscure nuit répandant les tene-
Ensevelit le monde en ses voiles funebres,
Son affreux desespoir alors ingenieux,
Avec cent visions se presente à ses yeux.
Du fond terrible & creux, d'un temple de Porphire,
Qu'en l'honneur de Sichée elle avoit fait construire,

Ses Manes indignez d'un ton remply d'effroy
Lui reprochent son crime & son manque de foy.
Un siniſtre hibou par ſon cry lamentable
Remplit tout ſon Palais d'un bruit épouventable.
Les Preſtres, les Devins ajoûtent à ſa peur
Par leur menace horrible une ſecrete horreur,
Et ſon cruel Amant vient d'une main hardie
Retracer à ſes yeux ſa noire perfidie,
Et ſon eſprit confus & troublé par l'amour
Lui fait voir un deſert au milieu de ſa Cour.
Tel eſtoit autrefois le furieux Penthée,
Et tel Oreſte eſtoit quand ſa mere irritée,
Le pourſuivant partout les Serpens à la main
D'un remors éternel lui dechiroit le ſein.
Quand donc elle eut conceu la penſée inhumaine
De finir par la mort le tourment qui la geſne,
Son eſprit en ſecret s'eſtudie à trouver,
Le temps & les moyens propres pour l'achever

Elle met en usage & la ruse & l'adresse,
Voile son déplaisir d'une feinte allegresse,
Cache son desespoir dans le fond de son cœur,
Et de ce faux pretexte elle abuse sa Sœur.
Enfin le Destin las de m'estre inexorable
Me preste contre Enée un secours favorable,
Enfin ma, chere Sœur, j'ay trouvé le moyen
De reprendre mon cœur ou d'engager le sien.
Vers ces flots embrasez où le flambeau du monde
Va plonger tous les jours sa lumiere feconde,
Non loin des bords fameux où d'un courage altier
L'infatigable Atlas porte le Monde entier,
Une antique Prestresse en ces Climats arides
Garde les fruits sacrez des chastes Hesperides,
Et fait par la vertu d'une charme imperieux
Endormir le dragon qui veille dans ces lieux.
Par son merveilleux art elle peut dans une ame
Esteindre ou rallumer une amoureuse flâme;

Peut arreſter le cours des plus rapides eaux
Et rappeller au jour les ombres des tombeaux,
Faire taire l'orage ou gronder le tonnerre
Et ſous ſes pas affreux faire trembler la terre.
J'atteſte des grands Dieux le ſuprême pouvoir,
Si ce n'eſt pas, ma Sœur, un coup de deſeſpoir,
Qui me fait recourir en dépit de moy-meſme,
Dans ces extrêmes maux à ce remede extrême.
Helas! ſi jamais donc mon repos te fut cher
Va faire par ſon ordre élever un bucher,
Et fais mettre deſſus cette fatale épée
Ce fer dont l'infidele autrefois m'a trompée.
Fais-y dreſſer ce lit l'objet de ma fureur
Le témoin de ſa gloire & de mon deshonneur;
Enfin fais y porter ces deplorables reſtes,
De ſa perfide amour les gages trop funeſtes;
Detruiſons par le feu ces preſens odieux.
Qui bleſſent ma pudeur & m'offenſent les yeux,
Par ce charme puiſſant la Preſtreſſe m'aſſure
D'arracher de mon cœur l'amour de ce parjure.

S'arrestant à ces mots une morne pasleur
Trahit en ce moment le secret de son cœur ;
Mais quelque signe affreux & quelque sombre flâme
Que fist luire en ses yeux le trouble de son ame,
Sa Sœur ne crut jamais qu'au milieu de son sein
Didon pûst machiner ce tragique dessein,
Ny que de ce depart elle fust plus touchée,
Qu'elle le fut jadis de la mort de Sichée.
Ainsi de sa main propre elle va promtement
Preparer de sa mort le fatal instrument.
Mais lors que ce bucher élevé dans la nuë
Du fond de son palais vint lui frapper la veuë,
Soudain sans perdre temps elle l'orne de fleurs,
L'entoure de cyprés & l'arrose de pleurs.
Sur cette mesme couche à sa mort destinée
Elle met le portrait de l'infidele Enée,
Fait dresser tout au tour cent funebres autels,
D'offrandes & de vœux lasse les immortels;

Et

Et la Preſtreſſe en pleurs, paſle, défigurée,
La chevelure éparſe & la vûe égarée,
De cris longs & perçans fait retentir les airs,
Appelle à haute voix tous les Dieux des Enfers;
Fait apporter de l'herbe à certain jour coupée
D'un ſuc envenimé toute noire & trempée,
Répand par tout de l'eau teinte d'un verd poiſon
Puiſée aux flots bourbeux du fatal Acheron,
Fait chercher ce morceau ſi propre à ce miſtere,
Qu'apporte le poulain du ventre de ſa mere,
Et qui n'eſt pas plûtoſt de ſon front détaché
Qu'auſſi-toſt de ſon cœur l'amour eſt arraché.
Alors donc un pied nud & la robe abbaiſſée,
Didon éleve au Ciel les mains & la penſée,
Elle atteſte les Dieux les témoins de ſon ſort
Et les Aſtres cruels complices de ſa mort;
Et s'il eſt quelque Dieu vangeur de l'innocence,
Elle implore en mourant ſon aide & ſa vangeance.

Dans les ſombres horreurs d'une profonde nuit
Eſtoient enſevelis le travail & le bruit,
Les airs eſtoient ſans vents, les foreſts ſans murmure,
Dans les bras du ſommeil languiſſoit la Nature:
Les Poiſſons dans les Mers, les Oiſeaux dans les Bois,
Les Beſtes dans les Champs, les Bergers ſous les Toits,
Goûtant d'un doux repos les charmantes amorces
Suſpendoient leurs ſoucis & réparoient leurs forces.
La Reyne cependant ſeule dans l'Univers
A le cœur & les yeux à ſes ennuis ouverts:
Plus la nuit eſt tranquille & plus ſon mal eſt rude,
Son ame eſt toute étiere à ſon inquietude, [cœur
Et l'amour moins diſtrait dans le fond de ſon
Exerce ſon empire avec plus de rigueur.

Helas ! s'écria-t-elle au fort de sa misere,
Quel projet desormais me reste-t-il à faire ?
Chez les Rois mes voisins mon cœur humble & confus
Ira-t-il s'exposer au hazard d'un refus ;
Eux dont j'ay tant de fois avec tant d'insolence
Mépriſé la recherche & bravé la puiſſance ?
Iray-je en ſuppliant à la honte des miens
Implorer la pitié des ſuperbes Troyens ?
Trop aveugle Didon puis-je aprés cette injure
Ne pas connoiſtre encor cette race parjure ?
Et comment mes ſoûpirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes biẽfaits n'ont pû rien obtenir ?
Ou bien iray-je enfin juſqu'au bout de la terre
Avec tous mes ſujets leur declarer la guerre ?
Mais comment voudroient-ils à travers les dangers
Pourſuivre ma vangeance en des bords étrãgers,
Eux que leur intereſt & que leur propre vie
Ont à peine arrachez du ſein de leur patrie ?

Mourons-donc puis qu'enfin en l'eſtat où je ſuis
La mort eſt l'eſpoir ſeul qui reſte à mes ennuis.
C'eſt-toy, ma chere Sœur, dont la pitié cruelle
Me livre à la mercy de cet hoſte infidelle;
C'eſt toy dont l'amitié trop ſenſible à mes pleurs
Ouvre à mon deſeſpoir un gouffre de malheurs.
N'ay-je donc pû, grands Dieux, innocente & ſauvage
Paſſer mes triſtes jours en un triſte veuvage,
Et pour mon cher Eſpoux gardant tous mes ſoûpirs
Ignorer à jamais l'amour & ſes plaiſirs? [dre?
O Ciel! tant de ſermens n'ont-ils pû me défen-
Eſt-ce là cette foy tant promiſe à ſa cendre?
Pendant que la Princeſſe exhaloit ſes tranſports
Le Prince des Troyens ſeur de quitter ſes ports,
Au haut de ſes vaiſſeaux ſur les liquides plaines
Confioit au ſommeil ſes ſoucis & ſes peines.

Alors ce meſme Dieu vint s'offrir à ſes yeux
Avec ce meſme port, ce meſme air gracieux,
Ces meſmes cheveux blonds & ce meſme viſage
Qu'il s'apparut à lui ſur les murs de Carthage.
Quoy peux-tu bien, dit-il, en des maux ſi certains
A la foy du ſommeil hazarder tes deſſeins?
Et parmi les perils qui menacent ta teſte
N'entens-tu pas gronder la foudre qui s'appreſte?
Didon abandonnée aux rigueurs de ſon ſort
Travaille par un crime à ſignaler ſa mort:
Et voiant deſormais ſon mal hors d'eſperance,
Couve au fond de ſon cœur une horrible vangeance.
Quoy donc lors que le vent ſouffle au gré de tes vœux,
Peux-tu ne pas franchir un pas ſi hazardeux?
Attens-tu que Didon au lever de l'Aurore [re,
Découvrant en ſes ports voguer ta flote enco-

A la teſte des ſiens vienne au milieu des eaux
Le flambeau dans la main embrazer tes vaiſ-
ſeaux?
Viſte donc, haſte-toy, crains quelque affreuſe
trame; [me.
Rien n'eſt plus incertain que l'eſprit d'une fem-
Ayant ainſi parlé tout à coup & ſans bruit
Mercure diſparoiſt & rentre dans la nuit,
Enée épouventé de cette voix ſecrete
Se dérobe au ſommeil & ſonge à ſa retraite.
Debout mes Compagnons, dit-il, & promp-
tement
Prenez la rame en main, mettez la voile au vent,
Que chacun à l'envy témoigne icy ſon zele;
Et ſuivons ſans tarder la voix qui nous appelle.
Un Dieu tout de nouveau vient m'avertir des
Cieux
De lever l'ancre en haſte & de quitter ces lieux.
Grand Dieu, qui que tu ſois que le Ciel nous
A tes ordres ſacrez j'obeïs avec joye; [envoye,

Sois nous donc favorable, & dispose les vents
A seconder nos vœux & tes commandemens.
A ces mots il tira son épée effroyable,
Hausse & baisse le bras, frape & coupe le cable.
Alors tous les Troyens d'un égal mouvement
Font du corps & des bras un grand cercle en ramant,
Du bruit des avirons les Roches retentissent
Et les flots agitez de l'écume blanchissent,
Le rivage s'enfuit, & du haut des vaisseaux
On ne voit déja plus que le Ciel & les eaux.
De ses premiers rayons l'Aurore matinale
Commençoit d'émailler la rive Orientale,
Quand Didon sur ses ports jettant des yeux hagards
N'y vit qu'un calme affreux regner de toutes parts,
Alors par quatre fois frapant son sein de rage
Arrachant ses cheveux, déchirant son visage;

Quoy donc un Estranger au mépris de sa foy,
Dans ma Cour, à mes yeux se mocque ainsi de moy?
Et mes sujets, dit-elle, en ces rudes alarmes
Pour punir son forfait ne prennent pas les armes,
Et du fond de mes ports avec tous mes vaisseaux
Ne vont pas le brûler jusqu'au milieu des eaux?
Viste, mes chers sujets, courez en diligence,
Par la flâme & le fer poursuivez ma vangeance;
Allez laver ma honte en mille flots de sang,
N'épargnez de ce Peuple âge, sexe ni rang.
Mais que dis-je, grands Dieux? quelle fureur m'emporte?
Quel Demon insensé m'aveugle & me transporte?
Ces discours estoient bons quand en foule à tes pieds
Tu voyois dans ta Cour les Rois humiliez.

Eſt-ce là donc ô Dieux ! cette foy tant vantée,
Et cette probité tant de fois exaltée ?
Ce Prince renommé qui d'un devoir pieux
Haſarda ſon ſalut pour celui de ſes Dieux,
Et qui parmi le feu, l'horreur & la miſere
Daigna courber le dos ſous le faix de ſon pere ?
Quoy ne pouvois-je pas l'abyſmer dans les eaux,
Le faire avec les ſiens déchirer en morceaux;
Et par un attentat illuſtre & memorable
Faire égorger ſon fils & lui ſervir à table ?
Mais ce deſſein, peut-eſtre, euſt eſté haſardeux ?
Qu'importe ? le ſuccés en eſtoit-il douteux ?
En l'eſtat où j'eſtois qui pouvoit me contraindre,
Et ſeure de mourir avois-je rien à craindre ?
Mon ame avec plaiſir alors impunément
Euſt pû tout immoler à ſon reſſentiment :
J'aurois enſeveli dans la meſme diſgrace,
Et le pere & le fils avec toute la race;

Et du poignard plongé dans le cœur du Troyen
Ma vangeance assouvie auroit percé le mien.
Soleil qui tous les jours parcourant tout le monde
Perces de tes rayons la nuit la plus profonde,
A qui des plus hauts Cieux les secrets sont ouverts,
Et qui portes tes feux jusqu'au centre des mers;
Et toy qui de mon cœur vois l'eternel supplice,
Junon de mes malheurs & témoin & complice;
Et toy qui presidant aux noirs enchantemens
Etonne les Mortels par de longs heurlemens;
Et vous filles d'Enfer, des crimes vangeresses
Sombres Divinitez, formidables Déesses,
Recevez en mourant les vœux que je vous fais
Et secondez ces vœux par de sanglans effets.
Si la loy des Destins veut qu'aprés un naufrage
Enée arrive au port en dépit de l'orage:
Si le traistre qu'il est doit arriver enfin
Par un coup de tempeste au rivage Latin,

Grands Dieux faites au moins qu'au milieu de
sa terre
Il souffre tous les maux que fait souffrir la guerre;
Qu'arraché de son peuple & des bras de son fils
Il erre vagabond de païs en païs;
Qu'il contemple écrasez ses gens sous ses murailles,
Et qu'il voye à ses yeux déchirer leurs entrailles;
Que reduit au party d'une honteuse paix
Il voie avecque lui tomber tous ses projets;
Qu'il meure, & que son coprs privé de sepulture
Offre à la faim des loups une indigne pasture.
Voilà les derniers vœux qu'à vous, Dieux immortels,
J'offre avec tout mon sang au pied de vos autels.
Et vous mes chers sujets d'une haine éternelle
Poursuivez sans pitié cette race infidelle;
Rendez à mes bienfaits ce suprême devoir,
Et servez mon courroux de tout vostre pouvoir.

Qu'aucun nœud ne vous lie à ce peuple barbare,
Qu'une immortelle guerre à jamais vous separe :
Qu'un jour pour reparer la honte de mon cœur,
Il naisse de ma cendre un superbe vangeur,
Qui de monceaux de morts éleve des montagnes
Et de fleuves de sang inonde leurs campagnes.
Que nos flots & leurs flots soient toûjours opposez,
Que nos bords & leurs bords soient toûjours divisez,
Et qu'avecque mon sang puisse de veine en veine
A mes derniers Neveux passer toute ma haine.
Alors son desespoir solicitant sa main
De lui faire un passage au travers de son sein,
Elle dit à Barcé, Va ma chere Nourice
Te parer des atours propres au sacrifice,
Et cours dire à ma Sœur qu'en haste dans ces lieux
Elle fasse apporter les Victimes des Dieux :
Et

Et que j'ay resolu d'achever le mistere
Qui doit rompre le charme & finir ma misere.
La Vieille à ce discours se hastant lentement
Executoit cet ordre avec empressement.
La Reine cependant, d'effroy passe & tremblante,
Les cheveux herissez & la prunelle ardente,
La pasleur de la mort emprainte sur son teint
Et l'effroy de son cœur en son geste dépeint,
De son cruel dessein toute hors d'elle-mesme
Traverse son Palais d'une vîtesse extreme,
Sans qu'aucune raison puisse l'en empescher,
Vole à perte d'haleine au haut de ce bûcher.
Là, tirant du fourreau cette fatale épée,
Qui dans un autre sang devoit estre trempée;
Elle parcourt d'abord d'un regard furieux
Ce lit & ce portrait si connus à ses yeux;
Puis au mesme moment un retour de tendresse
Calmant pour quelque temps la fureur qui la presse,

Soudain elle s'arreſte & pouſſant des ſanglots
Se jette ſur le lit & dit ces derniers mots.
Gages jadis ſi doux & ſi chers à mon ame
Quand le Ciel & l'amour favoriſoient ma flâme,
Souffrez qu'en m'immolant moy-meſme à mon courroux,
Je puiſſe au moins meſler mes cendres avec vous.
Et qu'à mon deshonneur ne pouvant plus ſurvivre,
Je m'enleve aux horreurs où mon crime me livre.
Mon ombre par ce coup franche de tous remords
Va faire ſon entrée en pompe chez les morts.
Par cet acte ſanglant ma courſe eſt achevée ;
Mes deſtins ſont remplis & ma gloire eſt ſauvée.
J'ay fait baſtir Carthage & ſelon mes ſouhaits
J'ay vû ſes hauts rempars égaler mes projets ;

J'ay vangé mon Eſpous, & ma main à mon frere
A de ſon parricide arraché le ſalaire;
Et trop heureuſe enfin ſi le Ciel envieux
N'euſt point fait échouër les Troyens en ces lieux.
Là s'arreſte Didon & de ſa belle bouche
Baiſe encore en mourant cette fatale couche.
Mais quoy! ſans ſe vanger faut-il ainſi mourir?
Oüy, c'en-eſt fait, dit-elle, il faut ainſi perir.
Que le cruel au moins en quittant ce rivage,
Emporte de ma mort avec lui le préſage,
Et qu'au milieu des mers mes flâmes dans les Cieux
Offrent de mon trépas le ſpectacle à ſes yeux.
Ses femmes à ces mots appercevant l'épée
De ſon ſang écumant déja toute trempée,
Un effroyable bruit remplit tout le Palais,
Et dans le meſme inſtant plus prompte que jamais,

La viſte Renommée ainſi qu'une Bachante
Va par toute la ville en ſemer l'épouvante.
De cris & de ſanglots l'air agité fremit,
Le Rivage en murmure & la Terre en gemit,
Comme ſi l'ennemi reſpirant le carnage,
Entroit à force ouverte au milieu de Carthage;
Et la flâmme à la main ravageoit en tous lieux
Les toits des Citoyens & les temples des Dieux.
A ce funeſte bruit ſa Sœur pleine de rage,
Se meurtriſſant le ſein, s'écorchant le viſage,
Fend auſſi-toſt la preſſe, & la mort dans le cœur
Adreſſe cette plainte à ſa mourante Sœur.
Eſt-ce là donc, ma Sœur, la trahiſon mortelle
Dont vous avez payé mon amitié fidelle?
Ce ſuperbe bûcher, ces autels & ces feux,
N'eſtoient-ils en effet qu'un pretexte pompeux?
Au deplorable eſtat où vous m'avez laiſſée
Quel eſpoir deſormais peut flater ma penſée?

Pourquoy me dédaigner pour compagne en la mort
Moy qui la fus toûjous de voſtre mauvais ſort?
Helas! dans ces malheurs ma plus ardente envie
Eſtoit qu'un meſme fer pûſt trancher noſtre vie.
Quel excés de fureur, quel penſer inhumain
Pour dreſſer ce bûcher à fait chois de ma main?
Faloit-il que mon cœur par un tel ſtratagême
Fuſt ſeparé de vous, & le fuſt par moy-meſme?
Ah! vous avez ma Sœur par ce noir attentat
Avec vous, avec moy perdu tout voſtre Eſtat.
Quel party prendre, ô Dieux, en cette conjoncture?
Viſte, apportez de l'eau pour laver ſa bleſſure,
Afin que ſi ſon cœur garde un dernier ſoûpir
Ma boûche le reçoive avant que de mourir.
De ces cruels penſers ayant l'ame agitée
Et ſur ce haut bûcher eſtant enfin montée

Elle embraſſe ſa Sœur qui nageoit dans ſon ſang,
Et de l'eau de ſes pleurs elle lave ſon flanc.
Didon voulant hauſſer les yeux à la lumiere
Sent baiſſer auſſi-toſt ſa peſante paupiere.
Par une large playe au deſſous de ſon cœur
Son ſang en boüillonnant murmure de fureur;
Elle leve trois fois & la teſte & la veuë,
Et retombe trois fois ſur ſon lit eſtenduë;
Et ſon œil égaré montre encore à ſa Sœur
Par un ſombre regard le dépit de ſon cœur.
Junon le cœur touché de ſa longue miſere
Depeſche de l'Olympe Iris ſa Meſſagere,
Pour rompre les liens & briſer les reſſorts
Qui tenoient enchaiſné ſon eſprit à ſon corps.
Car n'eſtant pas encore arrivée aux limites
Qu'avoit la Deſtinée à ſa courſe preſcrites,
Et le cheveu fatal n'eſtant point arraché,
Où le fil de ſes jours demeuroit attaché;
Iris en ce moment au Soleil oppoſée
Peinte de cent couleurs & moite de roſée,

Vient fondre sur sa teste, & suivant son pouvoir
La dévoüe à la mort & remplit son devoir.
J'offre au Dieu des Enfers, dit-elle, cette hostie
Et delivre ce corps du fardeau de la vie.
Alors le cheveu tombe, & dans le mesme temps
L'ame avec la chaleur s'exhale dans les vents.

FIN.

AVIS.

POVR l'intelligence de cette lettre il faut sçavoir que j'ay parmy mes livres un Petrus Aurelius relié en maroquin rouge, & Molina, Suarés, Sanchés, &c. en veau. Et qu'un Officier de feu Monseigneur le Duc d'Orleans m'écrivit de Blois.

Si vous prenez plus de plaisir à vous entretenir avec ces Messieurs couverts de veau qu'avec moy ie vous conseille, &c. *par ces Messieurs couverts de veau, il entendoit parler de mes livres.*

LETTRE I.

A M. DE ***

MONSIEUR,

Vostre derniere Lettre a pensé mettre toute ma Biblioteque en déroute. Certains

Meſſieurs couverts de maroquin ſe ſont ſçandaliſez d'eſtre appellez *couverts de veau.* Vn d'entre eux nommé *Petrus Aurelius* que vous connoiſſez, ſe prit de parole avec *Molina.* Vous ſçavez bien par parentheſe que ce *Molina* n'eſt que de veau. Mais parceque ſon party eſt le plus fort, il parla hautement, & dit à ce galant homme tout ce qui luy vint à la bouche. A ces mots *Petrus Aurelius* malgré toute ſa fermeté ne pût s'em-

pescher de rougir, & alloit repartir tres-aigrement ; mais il en fut empeſché par un grand mugiſſement qui fut excité par Vaſquez, Sanchez, Suarez & pluſieurs autres livres de meſme eſtoffe. Ce qui penſa tout perdre fut que de petits mutins qui n'eſtoient couverts que de papier brouillart ſe mêlerent à la traverſe, qui brouillerent tellement les affaires, qu'on ne penſoit pas que'lles ſe deuſſent jamais appaiſer. Il y en avoit tel qui

n'estoit composé que de trois ou quatre pages qui ne se promettoit pas moins que de terrasser une douzaine des plus espais Auteurs. Quelques bonnes gens amateurs de la paix voulurent interposer leur authorité, mais il n'estoit plus temps. En vain on reclame la raison & la justice quand la fureur s'est rendüe maistresse des esprits. Certains minces auteurs qui n'estoient couverts que de parchemin eurent beau alleguer leur

delica-

delicateſſe, il falut qu'ils priſſent parti comme les autres. Quelques vieux bouquins qui tomboient par pieces repreſenterent leur vieilleſſe, on ne reſpecta point leurs rides, & on ne les conſidera que comme de vieux fous. Ces Meſſieurs les Auteurs, ſi vous ne le ſçavez, ſont fantaſques naturellement, & le moindre dentre eux s'eſtime autant que le plus habile. De ſorte que dans cette conteſtation, n'y en ayant pas un qui ne s'ima-

ginaſt valoir mieux que ſon compagnon, perſonne ne vouloit ceder, tout le monde parloit à la fois, ce n'eſtoit que deſordre & que confuſion. Quand les Philoſophes ſont en colere, ils ne ſont pas plus ſages que les autres hommes. Et comme tous ces bons Meſſieurs ſont jaloux les uns des autres, il ne s'en rencontra pas un ſeul qui ne fuſt bien aiſe pour quelque animoſité où pour quelque intereſt particulier, de prendre

cette occaſion pour ſe venger. Je vis donc l'heure que toutes les vieilles querelles des Stoïciens, des Epicuriens, des Academiciens, des Peripateticiens & toutes les autres qui eſtoient aſſoupies depuis tant de ſiecles, començoient à ſe réveiller. Tous les Heretiques s'eſtoient bandez contre les Orthodoxes. Déja les Eraſmes, les Scaligers, les Cardans, les Schioppius, les Saumaiſes, les Heinſius & tous les autres querelleux

ſçavans començoient à renouveller leurs diſputes ; Il n'y avoit pas juſques aux Goulus, aux Ogiers, aux Balzacs, aux Coſtars & aux Giracs qui paroiſſoient ſur les rangs. Et je vis meſme le moment que j'allois eſtre de la partie ; parce que le *Critique* que vous ſçavez ſe rencontra là par hazard, qui vouloit auſſi entrer en lice. Mais comme il ne ſe trouva preſque perſonne dont il n'euſt mal parlé, où à qui il n'euſt derobé quelque

choſe, pas un des partis ne ſe voulut charger de luy, ainſi par bonheur j'en fus délivré. Les eſprits eſtoient tellement échauffez, que je ne voyois plus aucune apparence d'accomodement, & je n'attendois plus que l'heure de voir tomber toute ma Biblioteque en ruine; lors qu'une groſſe troupe de Meſſieurs *couverts de mouton* arriva le plus à propos du monde. Ces Meſſieurs mirent les holas & firent en ſorte d'obtenir ſilen-

ce ; Si bien qu'un Demoſthene & un Ciceron qui eſtoient à leur teſte, ſe ſervant de l'occaſion reciterent tout du long leurs Oraiſons pour la paix : Ils parlerent ſi éloquemment que la plus-part furent obligez de ſe rendre, & d'avoüer que depuis le ſiecle d'Auguſte on n'avoit rien entendu de plus beau. Ce n'eſt pas que les ſentimens ne fuſſent d'abord fort partagez ; Car les uns eſtoient pour Demoſthene,

les autres pour Ciceron. Quelques-uns ſoûtinrent que ſi Demoſthene eſtoit plus fort & plus vehement, Ciceron eſtoit plus abondant & plus agreable. Quelques Critiques trouverent que Demoſthene eſtoit un mauvais railleur : D'autres aſſûrerent que cette derniere Oraiſon de Ciceron eſtoit la moindre de toutes celles qu'il euſt jamais faites. Il y eut meſme des gens aſſez hardis pour dire quelle n'eſtoit pas

de luy ; Et il se trouva un bouru de Grammairien qui vouloit à toute force que Ciceron eust fait des solecismes & qu'il n'eust pas parlé latin. Voulez - vous que je vous die , c'est une estrange chose de parler devant tant de gens d'esprit. Il y eut pre que autant d'avis que de personnes. Ces Messieurs s'échaufferẽt si bien à juger de ces deux pieces, qu'ils oublierent leur premiere dispute, & ils n'y eus-

ſent jamais penſé ſans quelques Politiques qui faiſoient les importans, & qui furent bien aiſes de les en faire reſſouvenir, pour avoir lieu d'eſtaler leurs belles maximes. Car vous remarquerez en paſſant, que ces Meſſieurs les Politiques ſur tous les autres aiment extremement à diſcourir. Grotius fut un de ceux qui parla le plus pertinemment, & aprés qu'il eut longuement & ſçavament harangué *de Iure belli &*

pacis, il fut arreſté d'un commun conſentement que deformais, en depit des curieux, on ne jugeroit plus des livres par la couverture. Cette ſentence prononcée hors de propos derida les plus auſteres & tout le monde ſe prit à rire. Comme tous ces Meſſieurs ont de l'eſprit infiniment, & qu'ils entendent parfaitement raillerie, il n'y en eut preſque pas un à qui il n'échapaſt quelque bon mot. Jamais

Plaute, Catulle, Terence, Horace, Martial, Juvenal, & tous les autres Rieurs de l'Antiquité ne furent plus plaisans. Bocace, Bernia, Marot, Rabelais & les autres Rieurs modernes firent des merveilles, & les jeunes Rieurs, comme Voiture & Sarrasin badinerent tant, & dirent tant de folies que de la plus chaude & de la plus furieuse querelle dont on ait oüy parler, il se fit en un moment la plus charmante

& la plus ſpirituelle converſation qui fut jamais. Mais pendant qu'on parloit d'affaires, quelques beaux eſprits s'eſtant plaints qu'on voloit impunement ſur le Parnaſſe, & qu'on n'en faiſoit point de juſtice; pour remedier à cet abus l'on fit de tres-expreſſes défenſes non ſeulement de dérober, mais *d'adopter* meſme aucun ouvrage ſur peine d'eſtre banny. Et afin que cette loy fuſt inviolablement obſervée

à l'avenir, l'on en voulut faire un exemple. Si bien que le Critique dont je vous ay parlé s'eſtant trouvé atteint plus qu'aucun de ce crime, il fut chaſſé à perpetuité de mon Cabinet. Voilà la relation veritable d'une hiſtoire aſſez nouvelle & qui peut-eſtre n'a jamais eu ſa ſemblable. Vous n'en devez point douter puiſque j'en ay eſté témoin oculaire. Comme vous voyez en n'y ſongeant pas, vous avez penſé me ruiner. Ce qui me

console, c'eſt que je n'en ay eu que la peur, & qu'à tout ce murmure je n'ay perdu qu'un méchant livre, auquel encore, à proprement parler, n'ay-je rien perdu, puis qu'il n'y a rien dedans que je ne retrouve facilement ailleurs. Je ſuis.

A Paris ce 10. Septembre 1655.

LETTRE A M. P.

Sur un Poëme de la Guerre des Fleurs de M. P. R.

MONSIEUR,

Vous voyez comme je ſuis exact, il n'y a gueres qu'un quart d'heure que j'ay receu voſtre lettre, & je vous fais

déja réponſe. Mais quel effort ne ferois-je point pour l'amour de vous ? J'en ay fait un ſi grand, que j'ay leu deux fois *la batterie des fleurs* que vous m'avez envoiée. Je ne ſçay pas en quelle odeur elle eſt parmy les gens de voſtre Cour, mais pour peu qu'elle leur plaiſe, je ſuis aſſuré qu'ils n'ont pas trop bon nez. Ne penſez pas que je die cela par animoſité : J'ay ſuivy voſtre conſeil, je l'ay regardée avec des yeux ſi chreſtiens, qu'il

n'y a peut-estre personne à qui elle fasse plus de pitié qu'à moy. Jamais je ne vis tant d'embarras & de desordre avec si peu d'invention ; & jamais guerre ne fut plus legerement ny plus injustement declarée. En effet quel sujet avoient les Violettes & les Hyacintes de se plaindre des Lys & des Roses ? Comment les Lys & les Roses leur pouvoient-elles faire ombrage ; puis qu'elles ne se rencontroient presque jamais ensem-

ble, & qu'elles viennent en diverſes ſaiſons ? Eſtoit-il beſoin pour cela de remuer le ciel & la terre, & de faire agir autant de machines qu'il en faloit pour *le ſiege de Troye* ? Pourquoy Apollon ſe cache-t-il dans un nuage obſcur, pour brûler toutes les fleurs ? y eut-il jamais un enchantement pareil à celuy-là ? Comment pouvoit-il brûler les Roſes & les Myrthes ſans brûler les Violettes & les Hyacintes ſes bonnes amies ? Je n'ay point

encore entendu parler d'un Apollon comme celuy-là, & pour le pere de la clarté, il me ſemble que c'eſt bien manquer de lumiere. Je voudrois bien ſçavoir qu'avoient à faire là Mars & Vulcain, puis qu'ils ny font rien? Pour quel ſujet la Marguerite cede-t-elle la gloire aux Lauriers? Eſt-ce que les arbres eſtoient de ce combat auſſi-bien que les fleurs? Mais ce qui m'embaraſſe le plus de tout cecy, c'eſt que je ne ſçay que de-

vient toute cette guerre : & peut-eſtre que l'Auteur auroit bien de la peine luy-meſme à débroüiller cet incident. Cet homme a grand ſujet de parler contre les Critiques, ces ſortes de gens ſont incomodes : ils demandent de la raiſon par tout, & en cherchent bien ſouvent où il n'y en a point. Je luy pardonne tout ce qu'il a dit de moy. Il n'y a point de reſſentiment qui puiſſe tenir contre luy. Vous avez bien fait de m'en-

voier ſon ouvrage, c'eſtoit le vray moien de faire nôtre paix: Je ſuis faché ſeulemẽt de vous en avoir tant dit. Je ne ſçay pas pour qui vous me prenez, de me prier de parler de cette guerre ſur le Parnaſſe. Tout ce que je puis faire pour l'amour de vous, de luy & de moy, c'eſt de n'en dire jamais un mot & de faire tout mon poſſible pour l'oublier. Je ne ſuis point eſtonné des loüanges qu'il a receuës des cxx. & des ſxx. ſa piece eſt

assez méchante pour cela. Si je sçavois que vous eussiez donné dans le panneau aussi-bien que les autres, & que vous vous en fussiez fié à ce-qu'en disent ces Caballistes, je croirois que le climat de Chambort vous auroit changé & je ne manquerois pas de vous écrire une lettre de consolation sur la perte de vostre jugement. Mais j'ay de trop bons sentimens de vous, pour penser que vous n'ayez pas tous ceux qui sont neces-

faires là dessus. Quand je n'en ferois pas persuadé autant que je le suis ; la derniere lettre que vous avez écrite à la Dame Blonde me donneroit un assez beau moien de n'en jamais douter. Je n'ay rien leu de plus agreable & la fin m'en semble si galante, que malgré toute l'amitié que j'ay pour vous, je n'ay pû m'empescher d'en avoir quelque petit dépit. Ce n'est pas que je sois fâché que vous écriviez bien, mais je serois bien aise

que ce fuſt à d'autres & que vous nous laiſſaſſiez en repos en ce païs-cy. Je ſuis.

MONSIEUR,

Voſtre, &c.

LETTRE

LETTRE A M. P.

MONSIEUR,

Si vous ne vous fussiez dédit par vostre derniere lettre de tout ce que vous m'aviez écrit contre Messieurs les Auvergnacs, Monsieur le Marquis S. F. vous en eust esté donner luy-mesme un démenty à Clermont. Qui penfez-vous que c'est que Monsieur

le Marquis S. F. ? C'eſt un des plus braves & des plus accomplis Gentils-hommes de France ; & par deſſus tout cela des plus francs Auvergnacs. Quoy que l'amitié que j'ay faite avec luy ſoit toute neuve, je la préfere à mes plus cheres & à mes plus anciennes. Je ne vous en dis rien davantage, quand vous le verrez je ſuis aſſuré que vous en verrez plus que je ne vous dis. Sans mentir vous eſtes furieuſement hardy de me vanter ſi

hautement voſtre heroïne d'Auvergne, & de la préferer à la mienne; Ne croiriez-vous pas luy faire grace ſi vous ne me faiſiez outrage? Penſez-vous donc que je ſouffre tout cela impunément? Si nous eſtions au temps de Noſſeigneurs les Amadis, je vous ferois faire un cartel pour venir rompre une Lance au premier jour; je ſuis aſſuré quand vous ſeriez cent fois plus enchanté que vous n'eſtes, que je vous ferois vuider les

arçons ; Et ſi je ne vous pourfendois, ce ne ſeroit ſeulement qu'en conſideration de l'amitié : mais puiſque nous ne ſommes plus au temps des Paladins & que je ne me puis ſervir que des armes qui ſont en uſage, je ſuis tout preſt de ſoûtenir la Plume à la main qu'il n'y a point d'Heroïne qui puiſſe diſputer de beauté d'eſprit & de gentilleſſe auec celle que je ſers. Aprés la défaite des Geans, cxx. & mxx. & du faux glouton pxx.

il n'y a perſonne qui ne doive trembler ; mais quelque victoire qui m'arrive de cette maniere-là, ce ne ſera jamais ſatisfaction pour moy. Que j'ay de regret que ce beau ſiecle de la fine fleur de Chevalerie ſoit paſſé ! Qu'il feroit beau nous voir tous deux entrer en lice ! Vous vous appelleriez peut-eſtre Jacques d'Auvergne & moy Gilles de Paris ; nous aurions chacun noſtre parrain & noſtre eſcuier & tout le reſte de l'équipage.

Mais puiſque les combats à outrance ne ſont plus en regne & que la fiere & aſpre Fidelité n'eſt plus de ce temps-cy, je croy que ſans violer les loix de la Chevalerie moderne, vous pourrez témoigner à voſtre Heroïne l'inconnuë, que de la maniere dont je me la repreſente, je ſuis reſolu de ne la voir de ma vie: Car enfin aprés ce que vous m'en dites, je ne m'aſſure pas trop ſur toute ma vertu, & vous ſçavez de quelle conſe-

quence il ſeroit qu'un cœur loyal comme le mien fuſt taché d'une infidelité. J'aurois mille choſes à vous dire là deſſus, mais je ſuis las de parler ſi mal, & ſi j'ay envie que ma lettre vous ſoit donnée pour ce voyage, je n'ay que le temps de vous dire bien viſte, que je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre, &c.

LETTRE

A Monſeigneur l'Eveſque de Vence.

MONSEIGNEUR,

Vous eſtes tres-civil, & voſtre Aumoſnier eſt tres-exact : c'eſt moy qui ſuis l'incivil & le negligent. J'admire, ſans mentir, que de tous les remercimens que j'ay à faire, ma

pareſſe faſſe ſi bien qu'à la fin ce ſoient toûjours des pardons que j'ay à demander. Il y a plus de deux mois que j'ay lû ce que vous m'avez envoié ; il y en a prés de trois qu'on m'a donné voſtre lettre : j'ay meſme déja corrigé quelques unes de vos épreuves : j'ay reſſenti comme je dois tout l'honneur que je reçoy par là ; j'ay eu la meilleure intention du monde d'y répondre & je ne ſçay pas trop bien encore ce qui a pû

m'en empeſcher. En verité j'en ay la derniere confuſion, & je vous en demande pardon de ſi bon cœur, que vous ne ſçauriez avoir celuy de me le refuſer : je vous promets en recompenſe de n'y retourner de ma vie, & que quoy que pareſſeux né & confirmé par plus de cent lettres des plus honneſtes gens de France, je ne me ſerviray jamais de mon privilege, & que je m'en vay renoncer pour l'amour de vous à tous les droits de la

faineantiſe. Je m'engage-là, peut-eſtre, à plus que vous ne penſez : Car enfin ne vous allez pas imaginer, parce que vous eſtes un des hommes du Royaume qui écrivez le mieux & le plus aiſément, qu'on vous puiſſe écrire de meſme. Je veux bien mourir ſi ce n'eſt un des plus grands efforts que je me puiſſe faire que de m'y reſoudre. La lecture de vos dernieres Poëſies m'a donné un dépit & un dégouſt contre moy à n'en pas revenir. Et quel

moien qu'un miſerable qui uſe toute ſon ancre, tout ſon papier & tout ſon eſprit à tourner quelquefois quatre méchans vers, ne ſoit pas confus, éblouy & foudroié quand il voit l'immenſe, la vaſte, la pieuſe fecondité de varietez, d'inventions & de penſées qui brillent par tout en foule dans vos Ouvrages ? Il paroiſt bien M. que le Saint Eſprit s'en meſle auſſi-bien que le bel eſprit, le feu du ciel y luit en mille endroits;

Ainſi le plein pouvoir que vous me donnez eſt fort inutile. Si vous avez. beſoin d'un Critique & d'un Cenſeur, vous ne pouviez pas plus mal vous adreſſer : mais s'il vous faut une perſonne un peu entenduë en la ſcience des points, & des virgules, & grand admirateur de voſtre merite, vous avez trouvé voſtre homme. Je vous parle tres-ſerieuſement, je ne fus jamais plus humilié, & l'on ne peut pas avoir plus mauvaiſe opinion

de ſoy que celle que vous m'avez laiſſée. Jamais je ne me ſentis le genie plus foible & l'eſprit plus petit ; & vous m'avez ſi bien fait tomber la plume des mains, que je ne croy pas que j'aye la force de la reprendre de ma vie. Ce qui me conſole, c'eſt que ſi vous m'avez oſté le peu de talent que j'avois, au moins m'avez-vous laiſſé de quoy me faire valoir : je m'en vay montrer par tout voſtre lettre, & je la conſerveray com-

me un titre assuré de ma reputation, & une sauve-garde contre toutes les insultes de mes ennemis. Et que pourront-ils dire en effet quand ils apprendront que vous, Monseigneur, m'avez donné une autorité absolüe sur vos Poësies, & que par un acte signé de vostre main, vous m'en avez établi le juge souverain? Mais aussi si cela arrive, que dira la cabale? Regardez un peu à quel peril vous vous exposez. Je ne sçay

pas comment vous pretendez vous en ſauver, mais la cheute de Monſieur *** & de Monſieur *** vous doit faire trembler ; un moindre ſujet a attiré leur diſgrace. Ce que je puis faire pour vous, c'eſt *** Cependant je me contenteray de penſer tout bas, mais d'un cœur le plus zelé & le plus reſpectueux du monde, que je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Voſtre, &c.

ce 12. *Iuillet.*

LETTRE

A Monsieur de Corneille.

MONSIEUR,

Je croy que vous avez regretté avec toute la France la mort de Monsieur le Premier Président ; mais peut-

eſtre avec tout cela ne l'avez vous pas regretté autant que vous deviez ; du moins je ſuis bien aſſuré que vous y avez perdu plus que vous ne penſez. La derniere converſation que j'eus l'honneur d'avoir avec luy, ne fut que de vous : & comme je luy dis que vous aviez envie de le ſaluër ; il me témoigna qu'il en ſeroit ravy, & me donna charge meſme de vous mander l'eſtime particuliere qu'il faiſoit de vous, & le plaiſir qu'il auroit à vous

pouvoir rendre ſervice. Si la mort ne l'euſt point prevenu, il n'auroit pas manqué de vous en donner de meilleures preuves ; il eſtoit en aſſez belle poſture pour cela, & en avoit tout à fait la volonté. Quoy que vous ayez remporté tout ſeul tout l'honneur de noſtre ſiecle, & que vous ayez receu des loüanges de toute la terre, il me ſemble que ce ne vous doit pas eſtre un petit ſujet de joye, d'avoir en particulier l'approbation du plus

galant homme & du plus bel esprit de nostre temps. Je fais imprimer un Recueil de toutes les Pieces qui ont esté faites sur sa mort. Monseigneur de Vence, Monsieur de Gombaut, Monsieur de Bois-Robert, & tous nos autres illustres amis m'ont déja donné des vers. Je croy que vous, Monsieur, à qui *cent vers coûtent moins qu'un couplet de chanson*, ne refuserez pas un Madrigal ou une Epigramme. Pardonnez-moy, Monsieur, la

liberté que je prens, *Permittit sibi quædam & contra bonum morem magna pietas.* Je suis,

MONSIEUR,

Vostre, &c.

ce 10. *Avril* 1657.

LETTRE

Au meſme.

MONSIEUR,

Ou vous ne vous ſouvenez plus de ce que vous avez fait, ou vous avez envie de me railler. Pour voſtre honneur je veux bien plûtoſt croire l'un que l'autre ; j'aime

mieux me faire un petit de tort que d'en faire un ſi grand à voſtre memoire. J'ay eu le plaiſir de lire plus d'une fois en ma vie les pieces que vous avez données au public ; & je ne ſuis pas ſi peu connoiſſant aux choſes que je n'aye tres-bien reconnu que vous poſſedez admirablement le talent de loüer & de blâmer tout ce que vous voulez. Je n'ignore pas que comme la médiſance eſt indigne de tout honneſte homme, vous n'en

ſoyez auſſi incapable. Mais pour la raillerie qui chatoüille & qui pique ſans égratigner, je ſçay qu'elle regne dans la plûpart de vos Comedies, que vous vous en ſervez fort ingenieuſement, & que vous eſtes trop jaloux de voſtre reputation pour y renoncer. Mais, Monſieur, il ne s'agit point icy de cela. Je ne vous demande que des loüanges. Vous dites que vous n'y excellez pas & que vous ne vous en meſlez plus. Depuis quel

temps avez-vous renoncé à un métier qui vous a fait ce que vous eſtes ? Ne ſont-ce pas les loüanges que vous avez données aux Pompées, aux Ceſars & à tous vos autres Heros, qui vous ont attiré celles de toute la Terre? y en a-t-il de plus fines & de plus délicates dans toute l'antiquité ? vos ouvrages n'en ſont-ils pas tout remplis, & n'en avez-vous pas fait des Leçons publiques à toute la France ? Qu'eſt-il beſoin que

j'aille chercher des exemples si loin ? Ne vous souvient-il plus de tant & tant de fameuses Epistres liminaires, où vous prodiguez les loüanges avec tant d'abondance, & où vous vous exercez souvent sur des sujets dont toute autre éloquence que la vostre seroit incapable ? Avez-vous oublié ces beaux vers où vous remerciez Monsieur le Card. Mazarin ? Avez-vous perdu la memoire de vostre Sonnet pour la Reine, & de

ces deux autres que vous avez faits sur la mort de deux personnes de qualité, où il est parlé de Phenix, si je ne me trompe ? Que pourrez-vous dire aprés la lettre à Ariste, où vous vous loüez si bien vous-même ? Mais que ne dira-t-on point quand on lira vostre Sonnet pour Maistre Adam Billot ? Monsieur de Bellievre ne meritoit-il pas bien que vous prissiez la mesme peine pour luy, que celle que vous aviez prise pour le

Menuiſier de Nevers? Je voy bien, M. ce que c'eſt; vous ne verſez pas vos graces tous les jours; elles ſont cheres & precieuſes. Il faut *** Croyez-moy pourtant. Ce ſilence que vous affectez vous ſied fort mal. Les gens qui parlent auſſi-bien que vous, ne doivent jamais craindre de parler. Faites, Monſieur, tout ce qu'il vous plaira, mais ſi vous eſtiez jaloux de voſtre honneur & de voſtre réputation au point que vous

le dites, je ſuis aſſuré que vous feriez ce que je deſire. Je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre, &c.

ce 29. Avril 1657.

LETTRE

A Monsieur Conrart.

MONSIEUR,

Si deux chicaneurs qui me persecutent cruellement m'eussent plûtoſt donné tréve, je vous euſſe plûtoſt remercié. Vous me traitez en amy de me parler franchement, & je

vous ſuis plus obligé de m'avoir montré mes fautes, que ſi vous m'aviez donné des éloges. J'ay lû vos Remarques avec un plaiſir extrême, mais quand je ſonge à la peine que vous avez priſe, j'ay bien de la confuſion de vous avoir fait ſi mal paſſer le temps. Neanmoins puiſque vous avez commencé à me deſabuſer, il faut, s'il vous plaiſt, que vous acheviez de me convaincre. Je ſuis naturellement opiniaſtre, & je ne me rends pas

facilement quand je croy eſtre fondé en raiſon & en autorité. Vous penſez donc, Monſieur, que de dire en Poëſie que Monſieur le Premier Preſident eſt *aſſis au Thrône de ſes peres*, eſt une expreſſion trop forte pour loüer un Magiſtrat, & que le mot de *Thrône* eſt conſacré à la Royauté. Je n'en doute point puiſque vous le dites. Mais outre que je pourrois vous dire que l'on dit le Thrône de la Juſtice, vous conſide-

rerez que les anciens Poëtes qui ſont nos maiſtres & nos veritables juges n'ont point fait de ſcrupule d'honorer les Rois & les Empereurs du meſme culte & des meſmes titres dont ils honoroient les Dieux. Je ſçay bien que le Sophiſte Longin s'eſt raillé autrefois de ce Gorgias qui avoit appellé Xerxes, *Le Jupiter des Perſes* ; mais je ſuis ſerviteur à Longin. Quand Malherbe a dit du Roy Henry IV. *Plus Mars que Mars de la*

Thrace, perſonne n'y a trouvé à dire ; & ſi je diſois aujourd'huy que l'illuſtre Pompône eſt *l'Apollon de la France*, je ſuis aſſuré que cette expreſſion ſeroit approuvée de tous les gens d'eſprit, & que s'il ſe trouvoit quelque Longin qui vouluſt s'en mocquer, il ſe feroit mocquer de luy. Je vous diray pourtant en paſſant, pour la défenſe de ce Sophiſte, car il eſt de mes Amis, qu'il eſtoit Grec & poſſedé de l'eſprit de ſon païs, c'eſt à dire,

grand Ennemy de Xerxés & des Perſes. Et il ne faut pas douter que ſi ce meſme titre euſt eſté donné à Themiſtocle, ou à quelque autre grand perſonnage des amis de Longin, il eſtoit un trop judicieux Critique pour le condamner. Ainſi, Monſieur, y ayant beaucoup moins de diſproportion d'un premier Magiſtrat, à un Roy, que d'un Roy à un Dieu : s'il eſt permis au Poëte de loüer un Roy avec des termes conſacrez à la Divini-

té, il luy peut estre permis aussi de louër avec des termes consacrez à la Royauté, un Magistrat de l'importance de Pompône, qui mesme dans la place où il est, represente la personne du Roy. Voulez-vous que je vous parle franchement ? ces sortes de hardiesses sont un peu de mon goust, je leur trouve je ne sçay quoy de noble qui sied merveilleusement à la Poësie. C'est dans cette pensée-là que je me suis servy du mot *d'exploits*,

que

que vous ne trouvez pas propre à l'endroit où je l'ay mis. Je vous déclare donc que je n'ay point peché par ignorance. Je ſçay bien que ce terme à la rigueur ne ſignifie que des *actions guerrieres*. Mais je penſe qu'il ſe peut icy employer par figure & qu'il y eſt mis meſme avec quelque grace. Car vous remarquerez, que j'ay dit auparavant, que Pompône avoit défait des *Monſtres*, & qu'il avoit reduit la *Chicanne aux*

abois : Ainſi pour continuër la figure j'ay nommé ces actions de rares *exploits*. Enfin, Monſieur, ſi j'ay failly, j'ay cette conſolation au moins que j'ay un garant illuſtre de ma faute : Car Cebes ce ſçavant & cet ingenieux diſciple de Socrate, aſſure quelque-part que ſon Sage a fait de grands *exploits*, & qu'il a gagné de grandes *batailles* : parce qu'il a ſurmonté l'erreur & l'ignorance qui ſont des monſtres, à ſon ſens, plus terribles

que les Hippogrifes & les Centaures. Voulez-vous que je vous die ? vous autres Meſſieurs les Puriſtes, vous vous rendez un peu difficiles ; C'eſt bannir un des plus grands ornemens de la Poëſie, que d'en bannir la hardieſſe. Il faut en uſer avec diſcretion, à la verité ; mais il faut auſſi prendre garde qu'en voulant par trop l'éviter, on ne tombe dans ce miſerable genre où ſont tombez quelques-uns de nos Meſſieurs

les Illuſtres, qui à force de vouloir eſtre exacts n'ont fait que de la proſe rimée, qui, à mon avis, eſt le plus ennuyeux & le plus déteſtable de tous les ſtiles. Je ne me ſoucie pas auſſi extrémement, ſi le mot, *éclairés*, dont je me ſuis ſervy ne rime pas richement à *viperes*. Je ſuis aſſuré toûjours que cette rime eſt bonne & que le plus déterminé Critique ne la ſçauroit condamner. En verité on ne ſçauroit eſtre trop indul-

gent en ces matieres. Le Sonnet contraint déja assez sans y ajoûter de nouvelles regles ; Il ne faut pas estre si scrupuleux, on devient degoûté à force d'estre delicat. Si j'avois voix dans vostre celebre Compagnie, je ferois tous mes efforts pour empescher le banniſſement de certains mots que l'on condamne quelquefois fort legerement. Par exemple, pourquoy ne trouver pas bon le terme de *Radieux* ? Malherbe & Voi-

ture ne s'en ſont-ils pas ſervis ? Ne ſe trouve-t-il pas dans une infinité de bons autheurs ? Neantmoins ſi abſolument vous le jugez mauvais, malgré toute ma reſiſtance, je ſuis reſolu de l'abandonner. Je fais plus de cas de voſtre jugement en matiere de François que de celuy de tous mes livres, & j'aimerois mieux ne parler de ma vie que de dire quelque choſe qui vous déplûſt. Excuſez, Monſieur, la liberté que je prends.

Je vous ay déja dit que je ſuis opiniaſtre ; & en verité il faut que je le ſois bien pour reſiſter au ſentiment du plus ſage & du plus judicieux homme de noſtre ſiecle. Je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre, &c.

COMPLIMENT

A Meßieurs de l'Academie Françoiſe.

MESSIEURS,

Si ce m'eſt une grande joye d'avoir eſté choiſi pour remplir une place qui eſt deſtinée au merite & qui ne s'achete qu'au prix de la vertu : Ce

m'eſt auſſi une extrême douleur d'avoir ſi peu de quoy répondre à une élection qui m'eſt ſi glorieuſe. En effet quand je cherche en moy ce qui vous a pû obliger à me traiter ſi favorablement, j'ay bien peur que vous ne vous repentiez de voſtre choix, & que vous n'ayez regret d'avoir fait tant de grace à une perſonne qui n'a ny aſſez d'eſprit pour la meriter, ny aſſez de lumiere pour la reconnoiſtre. Quelque grand pour-

tant que ſoit ce bien-fait, quoy que j'en voye tout le prix & toute la valeur, pardonnez-moy ſi je vous dis qu'il y a quelque choſe que j'eſtime encore davantage. C'eſt, Meſſieurs, la maniere dont vous me l'avez accordé. Car pour ne rien dire de toutes les autres circonſtances de mon élection ; N'eſt-ce pas une choſe étonnante que cette Compagnie ait daigné jetter les yeux ſur moy dans un temps où elle brille de toute

ſa ſplendeur & qu'elle eſt l'objet des plus belles ambitions? dans un temps, dis-je, que tant de raiſons puiſſantes & tant d'obſtacles invincibles me défendoient d'y pretendre. Ouy, Meſſieurs, il faut que je l'avouë à ma confuſion, il ſemble que vous ayez voulu oublier ce que vous eſtes pour ne pas vous reſſouvenir de ce que je ſuis, & vous m'avez comblé de tant de gloire que je ſens bien, quoy que je faſſe, qu'il me faut reſoudre à eſtre

ingrat toute ma vie. N'attendez donc pas des remercimens dignes de vos faveurs. Quelles parolles, quels termes assez forts pourroient vous exprimer ma reconnoissance ? C'est icy, Messieurs, que nostre langue me paroist pauvre au milieu de toutes ses richesses, malgré tous les soins & tous les travaux que vous prenez depuis vingt années pour l'embellir. Mais quel respect, quelle profonde veneration ne dois-je point avoir

pour

pour l'Illuſtre Protecteur de cette celebre Compagnie, pour ce Genie admirable qui n'eſt pas moins l'arbitre ſouverain des belles choſes par les connoiſſances de ſon eſprit, que le juge abſolu de tous les differends du Royaume, par l'excellence de ſa dignité, pour ce ſacré Miniſtre dont la ſage & bien-heureuſe conduite ſervira encore d'exemple & de modelle aux derniers Miniſtres de cette auguſte Monarchie : C'eſt

luy dont la main ſecourable m'a ſoûtenu, c'eſt luy qui m'a tiré de la foule & qui me mettant parmy vous, m'a mis au deſſus de mes envieux & au comble de tous mes ſouhaits.

BILLET

A Madame la Ducheſſe de CH.

SANS le ſecours du Dieu qui m'anime ce matin je n'aurois jamais eu le courage de vous faire réponſe: mais moy qui ſuis né enfant d'Apollon, ce ſeroit une impieté horrible que de reſiſter aux inſpirations qu'il m'envoie. Ce n'eſt pas, pour vous en parler franchement, que

mon Apollon, eſt de ſi mauvaiſe humeur qu'il ſemble que ce ne ſoit que par dépit que tout ce qu'il en fait, & vous l'allez plûtoſt voir.

Hier voulant répondre à vôtre lettre
Je fus tellement interdit,
Qu'à la fin je ne ſceus que mettre,
Et j'en jettay ma plume de dépit.

Il faut ſans mentir eſtre bien effronté pour la reprendre en l'eſtat qu'elle eſt. On

ne peut pas en eſtre plus rebuté que je ſuis: Vous pouvez vous vanter

D'avoir ſur moy tout l'avantage,
Et d'avoir fait d'un ſeul billet
Ce que Scarron, Coſtar, Menage,
Et nul autre n'a jamais fait.
Mon eſprit connoiſt ſa foibleſſe
Quand je contẽple vôtre écrit:
En me prenant le cœur, agreable Ducheſſe,
Du moins ne m'oſtez pas l'eſprit.

Ecrire bien ou mal eſt preſque
meſme choſe,
Et le métier n'en vaut plus
rien;
Vous nous pouvez laiſſer tous
les vers & la proſe,
Et nous laiſſer fort peu de
bien.

POËSIES DIVERSES.

BILLET

A Madame de ***

IL eſt une heure aprés minuit :
On n'entend pas le moindre bruit,
Et le pis, c'eſt que j'ay l'onglée :
Mais quoy que ma main ſoit gelée
Jamais mon cœur ne le fut moins
Ny ma raiſon plus éveillée :
Et j'en prens ces vers à témoins.

Que le reſpect eſt incommode
Avecque ſon air precieux !
Mon Dieu, que ce reſpect eſt vieux !
Sera-t-il toûjours à la mode ?

Quoy fera-t-il toûjours le maiſtre
Doit-il tant faire l'entendu,
Ce lâche qui ſe croit perdu
Dés que l'amour oſe paroiſtre?

EXCUSE

A ſon Eminence.

JULES je ne ſçay pas pourquoy
On blâme ſi fort mon ſilence,
Au moment que toute la France
Parle ſi hautement de Toy.
Car te nommer homme admirable,
Puiſſant, heureux, incomparable,
Plus grand que Dieu jamais n'en fit,
C'eſt ce que tout le monde dit.
Mais enfin je me fais juſtice,
Et je te puis bien avouër
Que ce n'eſt pas mon plus grand vice
Que le peché de trop loüer.

L'Amoureux & docte D**
En pourroit rendre témoignage.
Quand je voy donc tes ennemis
Maintenant défaits ou soûmis',
Et que de leur vaine insolence
Tu te vanges par la clemence,
Je me tais & je fais fort bien.
Car si ta bonté leur pardonne
Si tu ne veux mal à personne
Je ne puis t'estre bon à rien.

DIALOGUE

DIALOGUE SUR LA GOUTE DE M. CONRART.

L'AMOUR ET DAMON.

DAMON.

AMOUR, dis-moy par quel caprice
Tu fis de Daphnis un gouteux?

L'AMOUR.

Gentil Damon, entre nous deux,
Je fis un acte de justice.

DAMON.

Ha **.

L'AMOUR.

Tu ris, foy de Cupidon,
Si je ne parle tout de bon.

DAMON.

Je ne comprens pas ce myſtere.
Hé que Daphnis t'a-t-il pû faire,
Luy qui dés ſes plus tendres ans
T'offrit ſes vœux & ſon encens?

L'AMOUR.

Il eſt vray, je te le confeſſe.
Mais j'eus pour luy tant de tendreſſe,
Que ſans qu'il ſceuſt Grec ny Latin,
Je fis que du fameux Gaumin
La profonde & vaſte ſcience
Ne valut pas ſon ignorance.
Car ſi l'un ſe fit eſtimer
Celuy-cy ſceut ſe faire aimer,
Secret que n'a preſque perſonne,
Et qu'à mes ſeuls Amis je donne,
Ainſi ſur les plus beaux eſprits
Il remporta toûjours le prix.
Ainſi toûjours dans les ruëlles
Il fut en la bouche des Belles.

Mais que me ſervent ces diſcours
Tu ſçais que j'en fis mes amours,
Que je l'ornay de tous mes charmes,
Qu'il mania toutes mes armes,
Qu'il fit de ſi galans billets
Qu'on crût que je les avois faits,
Qu'il débita tant de fleurettes
Et qu'il fit tant de chanſonnettes,
Que chez luy la nuit & le jour
On n'entendoit qu'Amour, Amour.
Mais Amour n'eſtoit qu'en ſa bouche,
Son cœur eſtoit un cœur de ſouche.
Lors qu'il ſe plaignoit de mes lois
Il s'en moquoit en bon François.
Tout ce qu'il fit ne fut que feinte
Il ne receut jamais d'atteinte.
En un mot ce fut un Galant
Mais ce ne fut pas un Amant.
Moy donc piqué d'un tel outrage,
De le voir ſi fier & ſi ſage,

Et de voir qu'enfin sur ses sens
Tous mes traits estoient impuissans
Je voulus vanger cette injure,
Et le mis en telle posture,
Que s'il est si sage aujourd'huy
C'est peut-estre en dépit de luy.

DAMON.

Tu croy donc qu'il n'aima personne,
Amour, on te l'a donné bonne.

LE POETE.

Voilà pour faire le discret
Et pour garder tant le secret,
Pauvre Daphnis, ce qui t'en coûte.
Desormais quand ma belle Iris
N'auroit pour moy que du mépris,
Chose que sur tout je redoute,
Je vay publier ses faveurs:
Car si je crains fort ses rigueurs
Je crains encore plus la goute.

SONNET

A M. le P. P. de Bellievre.

QUand je te vois assis au Trône de tes Peres
Soûtenir noblement l'hõneur du nom Frã-
Et redonnant la vie à nos mourantes loix [çois,
Borner le cours fatal de nos longues miseres.

POMPÔNE, quand je voy ces funestes Viperes,
Ces monstres de Chicane expirer à ta voix :
Mon esprit estonné de ces fameux exploits
Se sent tout ébloüy des feux dont tu l'écléres.

Mais, lorsque pour un tẽps dépoüillé de grãdeur
Tu luis dans tes jardins avec moins de splendeur,
Et daignes jusqu'à moy voir ta gloire abaissée,

Ta vertu jette alors des traits plus radieux,
Et reparant l'éclat de ta pompe éclipsée,
Tu parois mille fois plus brillant à mes yeux.

SONNET.

APrés tant de soûpirs, de plaintes, de lâgueurs,
Enfin le juste ciel à mes vœux favorable,
Las de me voir toûjours constant & miserable,
Estoit prest de finir mes jours & vos rigueurs:

Quand plus fort que le ciel & que tous mes malheurs,
Vostre œil en un moment devenu secourable,
Malgré mon désespoir & mon sort déplorable,
Vint rassurer mon cœur au fort de mes douleurs.

Que ce cruel secours, trop aimable inhumaine,
En retardant ma mort, va prolonger ma peine!
Helas! en quel estat m'ont reduit vos appas?

De bien plus de douceur ma fortune est suivie,
Quand vostre cruauté me donne le trépas,
Que quand vostre pitié me redonne la vie.

SONNET

Sur la mort de M. le P. P. de Bellievre.

DE'ja le grand Pompône environné de gloire
Se voyoit reſpecté des Peuples & des Rois :
Déja la Renommée avec toutes ſes vois
Aux plus lointains climats publioit ſon hiſtoire.
Quand un coup impreveû, Dieux ! qui l'auroit pû croire ?
Au milieu de ſa pompe, au fort de ſes emplois,
Renverſant avec luy cent projets à la fois,
N'en laiſſa dans ces lieux qu'une triſte memoire.
France, que tu perdis en ce fatal moment !
Tu perdis en ſa mort ton plus bel ornement,
Le vice triomphant va remonter au Trône.
Rien ne peut l'arreſter ; tes cris ſont ſuperflus,
Ton défenſeur eſt mort, tu n'as plus de Põpône,
France, pleure, gemy, l'on ne t'écoute plus.

SONNET

A Monseigneur Colbert.

ON a beau murmurer contre le Ministere ;
Rien n'ébranle, COLBERT, ton esprit ni ton cœur ;
Tu démasques le vice, & dévoiles l'erreur,
Et de tous nos abus tu perces le mystere.

Bien que rien à l'estat ne fût plus salutaire ;
C'est peu d'estre pour toy sans foiblesse & sans peur,
Et de porter par tout l'amour ou la terreur ;
D'autres l'ont déja fait, d'autres pourroiẽt le faire.

Mais mépriser l'orgueil, haïr la vanité,
Garder la modestie, & la simplicité ; [pire,
Lors qu'on voit en ses mains le dépost de l'Em-

Et le Peuple & la Cour dépendre de sa loy :
C'est là ce que Seneque autrefois a pû dire,
Et ce qu'aucun Mortel n'a pû faire que Toy.

EPIGRAMME.

APpelles-moy ſi tu veux *Aſtarot*,
Traiſtre, *Perfide*, *Iſcariot*,
Paul, je n'en feray plus que rire,
Et ne t'en diray jamais rien;
Si tu pourſuis toûjours d'écrire
Tu m'en vangeras aſſez bien.

AUTRE.

JE ne fis jamais le Galant,
Et moins encore le brillant:
Lubin, ta comparaiſon cloche,
Mais je ris bien lors que je voy,
Que je reçoy un tel reproche,
D'un joly mignon comme toy.

EPIGRAMME.

PArce que dans ton indigence
Paul t'a fourny quelque finance,
Eſt-ce un ſujet, en bonne foy,
Pour te déchaiſner contre moy?
Je ſçay ce que peut la miſere
D'un rimeur qui manque de pain.
Mais enfin, qu'y pourrois-je faire,
Lubin, quand tu mourrois de faim?

MADRIGAL.

A Iris.

AUtant en un mot comme en cent
Je ſuis las de mon perſonnage,
Vous eſtes & fiere & volage,
Je ſuis fier, mais je ſuis conſtant.
Nous ne ſçaurions plus vivre enſemble,
A quoy ſert de diſſimuler?
Vous ne pouvez me reſſembler;
Il faut donc que je vous reſſemble.

EPIGRAMME

A M. de Bois-Robert.

ABbé j'aime tant ton ouvrage,
J'y voy tant de charmes divers;
Que j'aime meſme dans tes vers
Juſques à Coſtar & Menage.

EPIGRAMME.

VOs galans ſont-ils pas des fous
De vous accuſer d'inconſtance?
Eſt-il quelque perſonne en France
Qui n'aime rien plus conſtamment que vous?

EPIGRAM-

EPIGRAMME.

LUbin, quoy que Guenaut te die,
Dans peu tu ne seras plus rien;
Car puisque tu quittes ton bien,
Tu quitteras bien-tost la vie.

EPIGRAMME.

Contre un laid punais.

FAis tout du pis que tu pourras,
Je me mocque de ta harangue,
Déclame tant que tu voudras;
Je crains ton nez, & point ta langue.

EPITAPHE.

CY giſt de Burleſque memoire
Lubin, qui mit toute ſa gloire
A ridiculiſer autruy.
Mais, quelque choſe qu'il pût dire,
Charbonner, barboüiller, écrire,
Il ne fit rien ſi groteſque que luy.

EPIGRAMME

De M. C. sur Scarron.

OU ma raison me trompe, ou je vois en effet
En Scarron l'homme le mieux fait,
Mais le mieux fait qui soit au monde.
Vous qui vous opposez aux veritez qu'on dit,
Voulez-vous que je vous confonde?
Ce qui fait l'homme c'est l'esprit.

REPONSE.

JE croy, Philis, ce que vous avez dit,
Ce qui fait l'homme c'est l'esprit.
Mais quiconque jette la veuë
Sur les divins attraits dont vous estes pourveuë,
Ne voit que trop découvrant ces tresors,
Que ce qui fait la femme est l'esprit & le corps.

ENIGME.

JE ſuis toûjours la bien venuë,
Tant que je ne ſuis point au jour,
Et tant que je ſuis inconnuë
Les beaux eſprits me font la cour.
Chacun s'efforce à me connoiſtre
Et fait ce qu'il peut pour cela;
Mais d'abord qu'on me voit paroiſtre
Tout le monde me laiſſe-là.

CHANSONNETTE.

QUe tout me paroîſt triſte
En ces aimables lieux,
Quand on eſt loin des yeux
De la belle Caliſte
Et qu'on eſt amoureux!
Ah! que tout paroiſt triſte
En ces aimables lieux!

O Dieux! qu'on a de peines
Quand on a tant d'amour!
Echo dans ce ſejour
Aux Nymphes de ces plaines
Repete nuit & jour,
O Dieux! qu'on a de peines
Quand on a tant d'amour!

AIR.

AH ! puiſque la rigueur extrême
De l'ingrate que j'aime
M'oſte tout eſpoir de guerir ;
Amour, quel conſeil dois-je ſuivre ?
Je ne puis la voir ſans mourir,
Et ſans la voir je ne puis vivre.

Helas ! plus je luy ſuis fidelle :
Plus elle m'eſt cruelle,
Et moins j'ay d'eſpoir de guerir.
Amour, que me faut-il donc ſuivre ?
Je ne puis l'aimer ſans mourir,
Et ſans l'aimer je ne puis vivre.

AIR

AH ! que les yeux ſont contens,
Quand on revoit le printemps
Embellir toutes choſes !
Mais que c'eſt un grand mal
De voir avec les roſes
Revenir ſon rival !

AIR.

IRis tout me choque & m'offenſe,
Je fais mille vœux inſenſez :
Je ne ſçay pas ce que vous en penſez,
Mais je ſçay bien ce que j'en penſe.

AIR.

JE ne puis plus souffrir qu'Iris soit infidelle,
Et puisque mes respects ne peuvẽt riẽ sur elle,
Bannissons de mon cœur ce qu'il aime le mieux.
Mais que puis-je opposer à l'effort de ses armes?
Elle a toûjours les mesmes charmes
Et j'ay toûjours les mesmes yeux.

Ah! c'est bien vainement, qu'en ma douleur ex-
Je tâche d'oublier cette Ingrate que j'aime [trême
Et de briser les fers qui causent mon tourment.
Qu'Iris soit inconstante, inhumaine, infidelle,
Elle est toûjours charmante & belle:
Et moy je suis toûjours amant.

STANCES.

MErveille la plus adorable
Que l'on vit jamais ſous les cieux,
Me voilà graces à vos yeux,
Fort exact & fort miſerable.

Je n'ay repos ny nuit ny jour,
Je ſouffre une douleur extrême;
Je ne ſçay pas ſi c'eſt que j'aime,
Mais cela reſſemble à l'amour.

Mon eſprit s'égare & s'emporte,
Tout luy paroiſt hors de ſaiſon.
Que vous avoit fait ma raiſon
Pour la mal-traiter de la ſorte?

Je ſentis mes yeux s'ébloüir
Au moment que je vous eus veuë,
Pour peu que cela continuë
Vous n'avez qu'à vous réjouïr.

Belle Iris, ce qui me conſole,
C'eſt que je ſçay de gens de foy
Que des gens plus ſages que moy
Ont eſté fous à voſtre école.

STANCES.

AMour témoin de ma langueur
Va-t-en ſur les bords de la Seine,
Reprocher à mon Inhumaine
Les maux que me fait ſa rigueur.

Ne pren point le vent des Zephirs,
La route en eſt trop infidelle;
Pour aller droit à cette Belle
Tu n'as qu'à ſuivre mes ſoûpirs.

Garde-toy d'arriver de jour
Et de paroiſtre en ſa preſence;
La nudité toûjours l'offenſe,
Et ſur tout celle de l'amour.

Conjure-là par ſes attraits
Et par tout ce qu'elle a d'aimable :
Et pour la rendre pitoyable
Uſe tous tes feux & tes traits.

Remply de cris les prez, les bois,
Et fais que pour plaindre ma peine
Les Echos des monts & des plaines,
Ne pouſſent qu'une meſme voix.

CAPRICE.

CAPRICE.

QUe les Poëtes ont menty
Quand ils content en vers leur amoureux martyre !
Hé ! pourroient-ils ainſi le dire,
Si les fourbes l'avoient ſenty ?
De puis qu'une fois dans une ame
Amour a répandu ſa flamme,
Il y répand un ſi ſubtil poiſon,
Qu'on n'entend plus ny rime ny raiſon :
Je le ſçay par experience,
Et je vous doy cette ſcience.

CAPRICE.

LE Berger Tircis
Rongé de soucis
De voir sa Climene
Rire de sa peine,
Alla se percher
Sur un haut rocher,
Voulant finir son supplice
Dans un précipice.
Mais songeant que ce saut
Estoit bien haut
Et qu'on mouroit
Quand on vouloit;
Mais qu'on vivoit
Quand on pouvoit,
Quelque volage & legere
Que fust sa Bergere,

Il fit nargue à ſes appas,
Et revint au petit pas.

Les Rimeurs Sylvains
Des antres prochains
Sur cette amourette
Firent chanſonnette,
Penſant que la mort
Eût finy ſon ſort.
Meſme l'injuſte Climene
En eſtoit plus vaine.
Pendant que ce Berger
Loin du danger
Bien ſeur eſtoit
Qu'il ne mourroit,
Mais qu'il vivroit
Tant qu'il pourroit,

Et revenant vers la Belle
Il se moqua d'elle :
Et les Sylvains étonnez
En eurent un pied de nez.

MADRIGAL.

VOus avez tort de blasmer vostre époux,
Si sans raison il est jaloux,
Iris, vous en estes coupable :
Car pour le rendre en ce point raisonnable
Vous sçavez qu'il ne tient qu'à vous.

Vers de M. de Corneille dans la ſuite du Menteur.

QUand les ordres du Ciel nous ont fait l'un pour l'autre
Liſe, c'eſt un amour bien-toſt fait que le noſtre:
Sa main entre les cœurs par un ſecret pouvoir
Seme l'intelligence avant que de ſe voir;
Il prepare ſi bien l'amant & la maiſtreſſe
Que leur ame au ſeul nom s'émeut & s'intereſſe.
On s'eſtime, on ſe cherche, on s'aime en un moment,
Tout ce qu'on s'entredit perſuade aiſement,
Et ſans s'inquieter de mille peurs frivoles
La foy ſemble courir au devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup,
Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup.

Mais de quoy qu'à l'envy tous les deux nous
instruiſent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en
diſent.

MADRIGAL.

Sur ces vers.

QUe le ſens de ces vers me ſemble raiſõnable,
Iris depuis que je vous voy!
Qu'il vous ſemblera veritable
Si l'amour fait en vous ce qu'il a fait en moy!

MADRIGAL

DE

MADEMOISELLE *** Desjardins

Sur la mort de M. le P. P. D. B.

AVant les triſtes jours que la Parque cruelle
Fiſt éclipſer pour nous ta lumiere éternelle,
Je prédis ton depart de ce funeſte lieu :
Car en loüant ton nom, qui bruit comme un tonnerre,
Je dis que tes vertus eſtoient celles d'un Dieu ;
Et les Dieux ne ſont pas ſi long-temps ſur la Terre.

RE'PONSE.

NE vous y trompez pas, belle & jeune Carite,
Les Heros d'icy-bas ne s'en vont pas si viſte.
On a beau les traiter d'oracles & de Dieux,
D'arbitres des humains, de maiſtres du Tonnerre;
Les galans ſont ſi fort acoquinez ſur terre,
Qu'au diable ſi pas un ſonge à monter aux Cieux.

MADRIGAL.

A Carite.

IL ne faut point que je vous mente,
Je crûs quand je quittay mon ingrate Amarante,
Braver à tout jamais l'amour & son pouvoir;
Mais, trop adorable Carite,
Helas! tant qu'on pourra vous voir,
Qui peut dire qu'il en eſt quitte?

MADRIGAL.

PEndant que le respect regle tous mes desirs,
Et que malgré toute ma flamme
Je retiens jusqu'à mes soupirs,
Et me fais un secret du secret de mon ame;
Quelque riche insolent assis à vos genoux
Vous fait peut-estre les yeux doux;
Et feignant de souffrir une douleur extrême,
Vous dit sottement qu'il vous aime,
Et peut-estre l'écoutez-vous.

MADRIGAL.

A Monſeigneur le P. Preſident de Believre ſur l'Ode du S. Gratiany, pour ſon Eminence.

SI pour faire regner ſon Prince avec effroy,
De Jule on vante tant le penible exercice,
Pompône, qui le fais regner avec juſtice,
Que ne dira-t-on point de toy?

MADRIGAL.

A Iris.

VOus me mandez, & je ne ſçay pourquoy,
Que vous ſongez ſouvent à moy.
Ah! ſi vous y ſongiez, la Belle,
Lors que nous ſommes entre nous,
Dans le fond de voſtre ruelle
Vous ſongeriez bien moins à vous?

MADRIGAL.

A force d'eſtre indifferente
Auprés de vous, belle Amarante,
J'ay bien perdu plus que vous ne penſez :
Car ſans compter mes ſervices paſſez,
Et quatre ans de perſeverance,
J'ay perdu repos, liberté,
Fortune, honneur, eſprit, ſanté,
Larmes, ſoûpirs, plainte, eſperance,
Enfin, pour vous le faire court,
J'ay tout perdu juſques à mon amour.

FIN.

Date Due

25

841.49 B6790 627896

[Boileau]

Les Oeuvres posthumes...

DATE	ISSUED TO
	APR 29 '53

841.49 B6790 627896